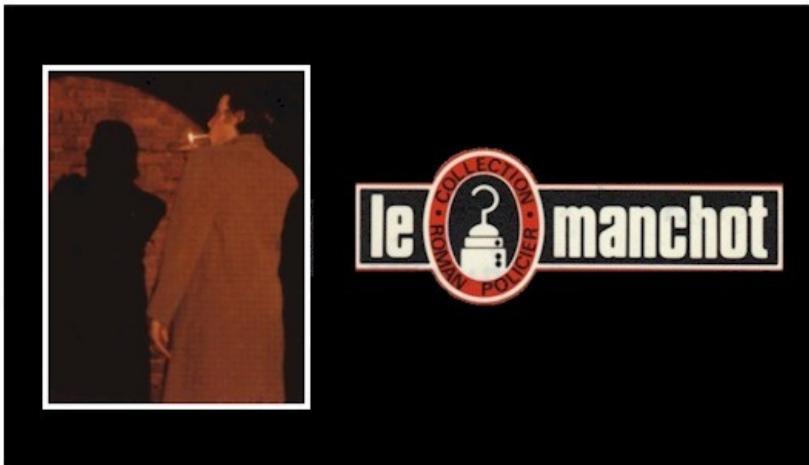


PIERRE SAUREL

Meurtre au téléphone



BeQ

Pierre Saurel

Le Manhot # 42

Meurtre au téléphone

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 447 : version 1.0

Meurtre au téléphone

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

La plaignarde

Corinne Dumont-Spalding était venue s'établir au Québec après avoir passé la majeure partie de sa vie avec son second mari, un Américain du nom de Spalding.

Devenue veuve, la femme, toute menue et très active pour son âge, avait voulu revoir son fils Robert. La mère et le fils s'écrivaient de temps à autre mais ne se voyaient jamais, Robert Dumont ayant mal accepté le remariage de sa mère.

Corinne savait que son fils se dessinait une brillante carrière dans le corps policier de la Communauté urbaine de Montréal. Attaché à l'escouade des crimes contre la personne, il était devenu un des meilleurs détectives du Québec.

Puis, madame Dumont avait appris, par la voie des journaux, l'accident survenu à Robert. Une

blessure mal soignée à l'avant-bras gauche, puis ce fut l'amputation du bras, juste au-dessous du coude.

Les événements s'étaient précipités, autant au Québec qu'aux États-Unis. Robert Dumont s'entendant mal avec ses supérieurs, qui le traitaient comme un handicapé incapable de donner le même rendement qu'un policier ordinaire, avait décidé d'accepter la pension qu'on lui accordait.

Encouragé par les nouvelles prothèses que l'on fabriquait à l'institut de réadaptation de Montréal, Robert Dumont avait ouvert sa propre agence de détectives privés, et immédiatement ce fut le succès.

C'est à ce moment que Corinne Dumont-Spalding perdit son second mari et décida de revenir au Québec.

Pendant un certain temps, le Manchot avait gardé sa mère chez lui. La petite Corinne, lectrice ardente qui dévorait tous les romans policiers, croyait pouvoir aider son fils dans son travail. Lorsque Robert dut lui demander de remplacer,

temporairement, la secrétaire de l'agence, elle se mêla des enquêtes, et ce fut loin de plaire à son fils.

Mais, avec le temps, tout finit par s'arranger. Corinne avait compris qu'elle n'était pas à sa place dans ce bureau d'agents spécialisés. Elle ne pouvait plus habiter chez son fils, où elle devenait une servante, une bonne à tout faire. Dumont était habitué à sa vie de vieux garçon, et Corinne sentit bien qu'elle était devenue encombrante.

Enfin, elle s'était trouvé un petit appartement dans un immeuble habité en partie par des personnes âgées. De temps à autre, elle se rendait au bureau de son fils ; elle était une bonne amie de tous les employés et elle avait appris à bien occuper tous ses loisirs.

Souvent, elle s'amusait à faire du lèche-vitrine ; elle détestait rester enfermée et, en sortant régulièrement, elle s'esquivaient des visites régulières de sa voisine, une veuve, Anna Ducap.

Madame Ducap n'avait que soixante ans, mais tous la croyaient beaucoup plus vieille. Elle

habitait avec sa fille Mariette, une fort jolie brune d'une trentaine d'années et qui travaillait comme secrétaire.

Presque tous les jours, Anna rendait visite à Corinne Dumont et chaque fois, c'était la kyrielle des lamentations.

– Mes jambes me font bien souffrir... hier soir, j'ai eu de la difficulté à dormir, j'ai mal digéré, mon estomac me brûle. Je sais que j'ai des pierres, mais les médecins ne les voient pas. Il faudrait qu'on m'opère... d'un autre côté, je ne veux pas. Je ne suis pas pour laisser ma fille seule, pendant des jours.

Corinne lui avait fait remarquer :

– Votre Mariette n'est plus une enfant. À son âge, elle devrait être mariée et mère de famille. Faut jamais attendre trop longtemps pour fonder un foyer.

Mais Anna avait protesté :

– Mariette se marier ? Vous n'y pensez pas. Elle a toujours besoin de moi. Elle est incapable de prendre ses responsabilités.

Et un jour, Anna avait ajouté :

– Je lui ai conseillé de changer d’emploi. Elle est devenue secrétaire particulière d’un courtier en assurances, Laurent Maurice. Elle doit travailler souvent le soir. Elle prend son travail trop à cœur. Elle tombera malade, un jour. Et puis, moi, je ne suis pas assez bien pour demeurer seule tous les soirs. Tenez, hier j’étais essoufflée, j’avais de la difficulté à respirer. J’ai même cru que le cœur allait me manquer. C’est pas drôle de vieillir. Si ce n’est pas le cœur, c’est sûrement une tumeur. Une de mes sœurs est morte de cancer. J’ai beau consulter des médecins, ils refusent de me faire passer les examens nécessaires.

Corinne avait failli se fâcher.

– Mais on vous répète toujours que vous êtes en parfaite santé. Vous restez beaucoup trop enfermée. Vous retenez votre fille prisonnière, vous passez vos journées à vous examiner pour vous trouver un « bobo ». Sortez un peu. Vous êtes plus jeune que moi. Tous les jours, moi, je fais une promenade, je vais dans les magasins.

– Vous avez de bonnes jambes, vous. Moi, si je marche trop, le lendemain, je souffre terriblement. Et puis, la foule des magasins, ça ne me réussit pas. Je suis persuadée que je souffre de claustrophobie. Quand je suis dans la foule, j'étouffe.

Et Corinne, sans le dire, avait songé : « Si j'étais médecin, je conseillerais une autopsie. Enfin, on saurait si elle souffre ou pas. »

Le matin, bien souvent, elle refusait d'ouvrir, préférant ne pas voir Anna.

« Elle me parlera de sa fille qui la laisse seule, de ses maladies, ça devient déprimant à la longue. »

Mais ce vendredi-là, Corinne, légèrement grippée, avait décidé de rester à son appartement. Il y avait, à la télé, un excellent long métrage à un poste américain.

Elle venait à peine de s'installer qu'on sonnait à la porte. Elle alla ouvrir et se trouva face à Anna. « Avoir deviné que c'était elle, je n'aurais pas répondu. Mais elle me dérange rarement le

soir. Elle reste avec sa fille. »

Anna entra brusquement dans la pièce et s'installa dans le meilleur fauteuil avant même d'y être invitée.

– Mariette travaille encore ce soir. Elle m'a téléphoné du bureau il y a à peine deux minutes et elle va me rappeler vers dix heures, avant d'entrer. Elle va se faire mourir à travailler.

Puis, jetant un coup d'œil à la télé, elle déclara sèchement :

– Ne me dites pas que vous regardez les émissions anglaises ?

– Oui, il y a d'excellents films, fit Corinne en refermant la porte.

– Moi, j'parle pas l'anglais. Vous pouvez le changer de poste, ce serait plus intéressant.

Corinne se rendit à la demande de sa voisine. Si cette dernière regardait la télé, au moins pendant ce temps-là elle ne parlerait pas. Mais madame Dumont se trompait. Anna continua, après avoir repris son souffle.

– Si je n'étais pas si malade, j'irais voir son

patron, ce monsieur Maurice. Je lui dirais que ça n'a aucun sens de faire travailler une fille comme ça. Mariette n'a pas une bonne santé, elle tient de moi. Tenez, ce soir, vu que j'étais seule, je n'ai pas mangé. Quand je soupe seule, je ne digère jamais. Ce sont mes nerfs, je le sais. C'est pour ça que j'ai dit à Mariette de toujours téléphoner avant d'entrer. J'ai trop peur quand j'entends ouvrir la porte. Il y a tellement de maniaques qui rôdent un peu partout. Vous avez lu ça dans les journaux, des femmes, comme moi, qui se font violer, qui se font tuer et pourquoi ? Pour quelques pauvres sous. Une journée, j'en mourrai.

Corinne lui tendit une cigarette.

– Vous le savez que je fume pas. Mariette fumait, elle, mais elle a arrêté depuis longtemps. Je lui ai fait comprendre qu'elle mourrait de cancer si elle continuait. Elle ne fume plus. Mais entre nous, je n'aime pas du tout son patron, ce monsieur Maurice.

– Pourquoi ?

– Mariette avait toujours les cheveux lisses,

ramenés en arrière et formant une toque, comme moi.

Corinne s'empressa d'ajouter :

– Elle avait l'air d'une vieille fille. Quand elle s'est fait couper les cheveux et donner une permanente, je l'ai félicitée. Ça lui va à ravir.

– Eh bien, pas moi. Et puis elle se maquille trop, je déteste ça, ça lui donne des airs de filles faciles.

– Allons donc !

– Ce Maurice est en train de corrompre Mariette. Elle qui portait toujours des jupes et des blouses avec de beaux petits cols que je brodais, la voilà qui commence à se mettre sur le dos des robes beaucoup trop décolletées.

Se penchant vers Corinne, elle ajouta :

– Vous ne me croirez peut-être pas, madame chose, mais avant-hier, je l'ai vue partir vêtue d'une robe, c'est pas trompant, on voyait une partie de ses seins. Eh bien, sur sa table de chevet, j'ai trouvé son soutien-gorge. J'en croyais pas mes yeux. J'ai regardé dans ses tiroirs, ses

autres soutiens-gorge étaient tous là. Elle n'en avait pas mis. C'est épouvantable !

Corinne se mit à rire :

– Vous devriez être fière au lieu de vous en faire. Votre fille Mariette est fort bien tournée, et rares sont les femmes qui ne sont pas obligées de soutenir un buste comme elle en a un !

Anna cria presque :

– Aller travailler toute nue, vous approuvez ça ?

– Mais elle n'est pas nue, voyons. Vous, votre problème, Anna, c'est que vous refusez de vivre avec votre temps. Vous êtes encore dans les années quarante. Au lieu de sortir, de vous changer les idées, vous restez enfermée à vous regarder le nombril et à chercher la bête noire.

La femme, beaucoup plus grosse que Corinne, mais guère plus grande, se leva :

– Je ne suis pas venue ici pour me faire insulter.

– Je ne vous ai pas invitée, répliqua Corinne. Vous vous dites malade, mais vous consultez les

mauvais médecins. Vous voulez un conseil ? Prenez donc un rendez-vous avec un psychiatre. Quant à votre fille, si jamais elle me demande conseil, je lui dirai de s'installer ailleurs. À trente ans, on ne vit pas dans un tel carcan !

La colère étouffait la grosse femme, qui commença à tousser.

– Vous allez me faire mourir.

– Tant mieux !

– Oh ! Je m'en vais, continuez de regarder votre télévision anglaise, vous êtes une... une anti-Québécoise. C'est pas avec une femme comme vous que le français va progresser. Et ma fille est mieux élevée que votre fils, qui s'amuse à tuer les pauvres gens.

Et elle sortit en faisant claquer la porte.

Une fois de retour dans son appartement, Anna appela au bureau de sa fille, mais personne ne répondit. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que cela arrivait. Mariette avait prévenu sa mère.

– Je ne réponds pas aux appels, je ne veux pas

être dérangée. Je vous dirai à quelle heure vous pouvez me téléphoner ou bien je vous appellerai moi-même avant mon départ.

Anna aurait voulu se confier à sa fille, lui faire part de sa rage, des insultes que Corinne lui avait lancées. Mais c'était inutile, elle ne répondrait pas avant dix heures.

Elle tenta de s'intéresser à la télé, mais peine perdue.

Elle devenait de plus en plus nerveuse.

« On veut me faire mourir, c'est clair. Il n'y a que Mariette qui m'aime réellement, et elle semble se détacher de moi, petit à petit. Si elle partait, je ne pourrais pas vivre seule. Mais elle va rester avec moi. C'est dans son intérêt, je lui laisse toute ma fortune. »

La fortune d'Anna Ducap n'était pas élevée, mais elle possédait environ cent mille dollars, argent qu'elle avait accumulé depuis la mort de son mari et à même les pensions versées par le gouvernement.

Anna regardait l'heure à tout moment. Déjà sa

phrase était toute prête. Elle allait dire à sa fille :

« Entre tout de suite, je ne me sens pas bien. Je t'attends pour qu'on appelle les médecins. J'ai bien peur qu'on soit obligé de me transporter à l'hôpital. »

Il fallait inquiéter Mariette pour qu'elle se hâte de revenir à la maison.

« Si je lui dis simplement que ça ne va pas, elle pensera que je me plains inutilement. Je lui parlerai d'hôpital. Si je lui dis que j'ai perdu connaissance, elle me croira. »

Enfin, dix heures arriva et la grosse Anna se précipita vers son appareil téléphonique. Quand elle n'y songeait pas, ses jambes ne la faisaient jamais souffrir.

Elle composa le numéro. Le téléphone ne sonna que deux fois, et on décrocha.

Elle reconnut la voix de sa fille.

– Courtier d'assurances Laurent Maurice.

Anna, jouant fort bien la comédie, prit une voix étouffée. Elle semblait essoufflée comme si elle avait couru 10 000 mètres.

– Mariette, entre vite... je ne sais pas ce que j'ai... j'ai mal à l'estomac, du côté gauche... j'étouffe... j'ai perdu connaissance, je me suis retrouvée sur le plancher de la cuisine... il faut que je me rende à l'hôpital. Je n'en peux plus... c'est la fin... allô, tu m'écoutes Mariette ?

Mais elle ne reçut aucune réponse.

– Mariette, je te parle, tu m'entends ?

Soudain, elle perçut nettement un coup de feu puis un râle. Anna se mit à trembler comme une feuille.

– Mariette, Mariette, tu es là ?

Et la ligne fut coupée. La grosse femme était toute en sueurs. Elle ne s'était pas trompée, ce devait être un coup de feu... ou peut-être un pneu qui a éclaté...

« Si la fenêtre est ouverte, tout est possible. Je vais rappeler. Pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé ? »

Elle composa le numéro, mais comme on ne répondait pas, elle crut s'être trompée. Elle composa une seconde fois, beaucoup plus lentement.

Mais la sonnerie se fit entendre sans arrêt. Personne ne répondait. Pourtant, tantôt, aucune erreur possible, elle avait bel et bien entendu la voix de sa fille, elle l'avait reconnue.

« Des voleurs... oui, des voleurs se sont peut-être introduits dans le bureau. Ils ont peut-être tué Mariette. »

Mais quoi faire ? Appeler la police ? On la prendrait pour une vieille folle, on n'irait pas aux bureaux du courtier.

« Madame Dumont, elle doit savoir ce qu'il faut faire. »

Mais Corinne refuserait sûrement de lui ouvrir après ce qui s'était passé. C'était pourtant la seule solution. Prenant son courage à deux mains, elle traversa chez Corinne et frappa brusquement dans la porte.

– Madame Corinne, ouvrez-moi, c'est moi, Anna Ducap. Il est arrivé un accident à Mariette. Je vous jure que c'est la vérité. Je ne sais que faire. Mariette a peut-être été tuée.

Le film venait tout juste de se terminer, et

Corinne faisait sa toilette pour la nuit.

« Encore des exagérations ! Mon Dieu qu'elle me fatigue ! »

Mais elle alla ouvrir quand même.

Corinne comprit, en apercevant sa voisine, que cette fois elle ne lui jouait pas la comédie.

– C'est terrible... le coup de feu, je l'ai entendu... Mariette...

– Assoyez-vous, calmez-vous un peu.

Corinne se rendit rapidement à un petit buffet, en ouvrit la porte et sortit une bouteille de cognac. Elle en servit un bon verre à Anna et obligea la grosse femme à tout avaler, d'un seul trait.

Elle s'étouffa, toussa et, rouge comme une pivoine, elle murmura :

– Vous voulez m'empoisonner ?

– Ne recommencez pas vos idioties. Racontez-moi ce qui vous arrive, et cette fois je veux la vérité.

– Mariette m'avait dit de l'appeler à dix

heures. Elle devait me dire si elle entrait tout de suite ou pas. Elle a répondu, il y a eu un silence, puis un coup de feu.

– Quoi ?

– Je vous jure que j’ai bien entendu. Puis, il y a eu comme des râlements. Quelqu’un respirait avec difficulté, près de l’appareil. J’appelais Mariette, et brusquement on a raccroché.

– Vous avez rappelé ?

– Oui, mais ça ne répond pas.

– Vous avez pu vous tromper, dans votre état. Donnez-moi le numéro.

Corinne composa le numéro à son tour, mais sans plus de résultats. Personne ne répondait.

– Êtes-vous bien certaine que vous avez signalé le bon numéro ?

– Sûre. C’est Mariette qui a répondu et elle a dit, comme d’habitude, courtier d’assurances Laurent Maurice. C’était elle. Après tout, je connais la voix de ma fille.

La mère du Manchot réfléchissait. Déjà le

goût du risque, l'envie de s'immiscer dans une enquête policière commençait à la faire frémir.

– Quand votre fille travaille le soir, elle ferme les portes à clef ?

– Oui.

– Donc, elle possède les clefs du bureau. Par hasard, aurait-elle un double de ces clefs ?

Anna réfléchit :

– Attendez une seconde, je crois que oui. Ils ont remplacé une des secrétaires, dernièrement. Mariette a fait fabriquer des clefs, mais avant de les lui remettre, elle voulait s'assurer qu'elle resterait à l'emploi de la maison.

– Vous savez où sont ces clefs ?

Anna demanda :

– Mais pourquoi ?

– Je vais me rendre au bureau où travaille votre fille. À quoi bon déranger les policiers s'il ne s'est rien passé ?

Anna, qui s'était laissée tomber lourdement dans un fauteuil, bondit sur ses pieds, dans un

sursaut d'énergie.

– Je vais avec vous.

– Vous êtes pas sérieuse ? Vos jambes et...

– Elles ne me font plus mal. Je veux savoir ce qui est arrivé à ma fille. Si vous refusez que je vous accompagne, je ne vous donne pas les clefs.

– Bon, entendu, allez les chercher.

Corinne, qui avait commencé à se dévêtir, se rhabilla rapidement. Anna revint bientôt. Elle avait mis un imperméable, s'était coiffée d'un chapeau noir et tenait dans sa main droite un long parapluie noir.

– Pourquoi ce parapluie ?

– On ne sait jamais, on aura peut-être à se défendre. Vous avez une arme ?

– Non. Ne vous en faites pas. Si l'assassin revient toujours sur les lieux du crime, ce n'est que plus tard. Il les quitte rapidement, une fois son crime commis.

Anna poussa un cri.

– Ne parlez pas de meurtre. J'ai tellement peur

de découvrir la vérité.

– Je viens d’appeler un taxi. Donnez l’adresse, puis ne dites plus un mot. Il faut paraître calmes, toutes les deux.

Un taxi vint s’arrêter devant la porte, et les deux femmes s’assirent à l’arrière.

– Où dois-je conduire les gentilles madames ?

Le chauffeur, un Haïtien, regardait les deux dames âgées, avec un large sourire qui montrait ses dents d’une blancheur immaculée.

Anna donna l’adresse. Le chauffeur hésita puis :

– La madame est-elle assez gentille pour m’indiquer la route ? Oh, moi, je connais bien la ville, mais je ne veux pas faire de détours inutiles.

Corinne soupira :

– Encore un autre qui ne devrait pas exercer ce métier.

Et c’est elle-même qui indiqua la route à suivre. Dix minutes plus tard, les deux dames

descendaient de voiture. Anna était très pâle. Elle craignait de découvrir la vérité.

Les portes de l'édifice à bureaux étaient fermées à clef. Anna sortit deux clefs de son sac.

– Il y en a une qui ouvre cette porte et l'autre, c'est pour les bureaux.

Corinne lui arracha les clefs de la main. Elle ouvrit. Une lueur brillait par la porte entrouverte d'un appartement.

– Où allez-vous ? demanda le concierge.

– Ma fille travaille chez le courtier Maurice, elle nous attend, elle m'avait donné ses clefs, répondit Corinne.

– C'est au troisième.

– Nous le savons, voyons, c'est pas la première fois que nous venons ici.

Corinne Dumont manifestait un cran qui sortait de l'ordinaire. L'ascenseur les conduisit au troisième.

– Si vous avez peur, restez dans le corridor, dit Corinne.

– Non, non, j’entre avec vous.

On pouvait voir la lumière briller à l’intérieur des bureaux du courtier Maurice. Les portes étaient en verre. Corinne jeta un coup d’œil à l’intérieur. Tout semblait silencieux. Elle allait se servir de la seconde clef, mais la porte s’ouvrit d’elle-même.

– Restez ici, murmura Corinne, ne bougez pas.

Elle entra, marchant sur le bout des pieds. Enfin, d’une voix quelque peu chevrotante, elle demanda :

– Il y a quelqu’un ici ?

Aucune réponse.

Le bureau formait une sorte de L. Corinne continua d’avancer pendant qu’Anna s’appuyait au chambranle de la porte.

Corinne faillit pousser un cri. Là, étendue sur le tapis, dans une mare de sang, gisait Mariette Ducap. Elle était morte, assassinée !

II

L'appel d'une mère

Fatiguée d'attendre, ne voyant plus Corinne Dumont, Anna décida de s'approcher à son tour. À cet instant précis, Corinne se retourna :

– Non, cria-t-elle, n'avancez plus.

Mais il était déjà trop tard. Anna avait aperçu la forme étendue sur le plancher. Elle repoussa la petite bonne femme sans difficulté et, en hurlant, elle se jeta sur le corps de sa fille.

– Mariette ! Mariette, je t'en prie, réponds-moi, Mariette !

– Laissez-la, n'y touchez pas.

Mais Anna serra Mariette contre elle ; Corinne voyait déjà les policiers leur reprochant d'avoir déplacé le cadavre, d'avoir laissé leurs empreintes dans la place. Anna ne criait plus,

mais elle avait le regard vague, de grosses larmes coulaient sur ses joues, et elle berçait sa fille comme si ç'avait été un bébé.

Réagissant rapidement, Corinne s'approcha de la grosse femme écrasée sur le tapis, et la gifla à la figure à deux reprises et de toutes ses forces.

Anna leva les yeux.

– Laissez-la, vous entendez, et tout de suite, ordonna Corinne.

– C'est ma fille !

– Je le sais, voyons ! Mais il ne faut toucher à rien, les policiers vont venir. On vous fera des reproches.

Corinne réussit enfin à dégager les deux femmes. Mariette glissa des bras de sa mère sur le tapis. Anna se releva péniblement, éclata en sanglots, tomba dans les bras de Corinne qui faillit perdre l'équilibre.

– Elle est morte. On l'a tuée ! Qu'est-ce que je vais devenir ?

Corinne avait toutes les difficultés du monde à la soutenir. Aussi, elle la dirigea vers un fauteuil

où Anna s'assit. Un long silence, brisé seulement par les sanglots d'une mère, régna dans la pièce. Corinne réfléchissait. Les vêtements de sa compagne étaient tachés de sang. Si le sang n'était pas coagulé, c'est qu'il y avait peu de temps que Mariette était morte.

Lorsque la grosse femme parut plus calme, Corinne lui demanda :

– Vous êtes capable de marcher ? Vous ne vous sentez pas trop étourdie ? Il faut absolument partir d'ici.

– Jamais ! Je ne quitterai pas ma fille.

– Anna, écoutez-moi. Mon fils est un enquêteur, j'ai travaillé à ses côtés. Nous ne devons pas rester ici. Les policiers nous arrêteraient toutes les deux, ils pourraient même nous accuser de meurtre.

Elle tendit la main à Anna.

– Allons, levez-vous, suivez-moi.

Maintenant, la grosse femme l'écoutait sans rien dire. Corinne se dirigea vers la sortie. Elle ouvrit la porte, et lorsque les deux femmes furent

dans le corridor, Corinne l'appuya contre le mur.

– Ne bougez pas de là. Attendez-moi, je ne serai absente qu'une seconde.

Elle retourna dans le bureau, s'empara du récepteur du téléphone et composa rapidement le numéro de l'appartement de son fils. Il était près de dix heures et demie. Ses chances de trouver Robert chez lui étaient minces, mais c'était quand même possible.

Après trois sonneries, le récepteur fut décroché.

– Allô ?

– Enfin, Robert tu es là !

– Qui parle ?

– Mais moi, Corinne, ta mère !

– Que se passe-t-il ? Je ne reconnaissais pas votre voix.

– Dans quinze minutes, je serai à mon appartement. Viens me retrouver, Robert, j'ai besoin de toi. Je ne peux te donner de détails au téléphone, mais c'est important et très grave. Tu

vas encore me blâmer, je le sais. Cette fois, je ne me suis pas mis les pieds dans les plats, mais le corps tout entier.

– Bon, je me rends chez vous.

– Merci.

Corinne raccrocha. De son sac à main, elle sortit un mouchoir, essuya le récepteur pour ne pas y laisser ses empreintes, puis elle alla retrouver Anna. La grosse femme n'avait pas bougé. Elle avait cessé de pleurer, mais son regard fixe, hagard, lui donnait l'air d'une personne morte debout, foudroyée.

Corinne referma la porte du bureau et passa son mouchoir sur la grosse poignée de métal et sur le bord de la porte.

– Nous allons descendre l'escalier. Réagissez, Anna, je vous en supplie.

– Je suis étourdie, je ne pourrai jamais.

Les deux femmes avançaient lentement dans le corridor. Sur une des portes, Corinne lut « Femmes ». Elle poussa sa compagne dans la salle de toilette et, quelques instants plus tard,

elle lui aspergeait la figure d'eau glacée.

– Ça va mieux ? Vous pouvez me suivre ?

– Je vais essayer.

Les deux femmes s'engagèrent dans l'escalier situé le plus loin possible de l'ascenseur. Il y avait deux escaliers, le second devant être une sortie d'urgence.

La descente fut pénible. Les deux femmes arrivèrent au premier étage ; l'escalier continuait jusqu'au sous-sol.

– C'est ici, murmura Anna.

– Nous sortirons par le garage. Faut pas qu'on nous voie.

Enfin, elles atteignirent le sous-sol. Quelques voitures étaient encore stationnées. Corinne regarda autour d'elle. Une porte, s'ouvrant de l'intérieur, permettait aux employés de sortir dans la ruelle, mais on ne pouvait pas entrer par cette porte.

Enfin, les deux femmes se retrouvèrent à l'extérieur, et l'air frais de cette fin d'hiver sembla ranimer complètement madame Ducap.

Les deux femmes s'éloignèrent rapidement. Elles marchèrent durant cinq minutes et, enfin, Corinne se décida à héler un taxi.

– Aidez-moi, dit-elle au chauffeur. Ma compagne ne se sent pas très bien, je la ramène à la maison.

Le chauffeur descendit de voiture, et lorsque les deux femmes furent installées sur la banquette arrière, Corinne donna son adresse.

Lorsque l'automobile s'arrêta devant son logement, Corinne regarda autour d'elle. Elle n'aperçut pas la voiture de son fils.

« J'aime mieux qu'il ne soit pas arrivé. »

Elle paya le chauffeur, entra dans son appartement avec Anna, lui enleva son imperméable, son chapeau, et l'installa dans le meilleur fauteuil, puis elle lui servit un autre cognac.

– Je ne prends jamais de boisson, ça va me faire dormir.

– Eh bien, ce sera tant mieux. Allons, avalez-moi ça.

Corinne se versa une rasade à elle aussi et elle venait à peine de vider son verre qu'on sonnait à la porte. En vitesse, elle alla ouvrir.

Robert Dumont, le Manchot, entra. Il était inquiet. Il demanda immédiatement :

– Vous êtes malade ?

– C'est pire que ça. Donne-moi ton manteau. Assieds-toi, je vais tout te raconter. Anna Ducap est ma voisine. C'est mon fils, Robert, le meilleur détective au monde.

Corinne exagérait toujours lorsqu'elle parlait de son garçon.

– Elle m'avait dit que vous étiez manchot ? Je ne savais pas que vous aviez deux fils.

– Mais non, je n'en ai qu'un, c'est lui, le Manchot. Mais avec sa prothèse, ça ne paraît pas.

Robert coupa rapidement :

– Allons, laissez les explications inutiles de côté. Qu'est-ce que vous avez encore fait ?

Corinne cherchait un moyen d'aborder son récit. Elle s'attendait à des reproches de la part de

son fils.

– Mon amie Anna a une fille, Mariette, qui travaille pour une compagnie d'assurances. Il lui arrive souvent de faire des heures supplémentaires. Les agents font leur rapport à la fin de l'après-midi, il faut remplir des dossiers...

– Maman, s'il vous plaît, laissez les préambules de côté. Qu'avez-vous fait ?

– Rien, c'est-à-dire que, après qu'Anna a eu fait un appel, nous avons commis une bêtise. À dix heures, elle appelle sa fille ; Mariette répond puis Anna entend un coup de feu et la ligne est coupée. Quand elle m'a raconté ça, j'ai pensé qu'il y avait peut-être eu un bris de la ligne, une explosion, quelque chose du genre.

– J'étais certaine qu'il s'agissait d'un coup de feu. J'ai entendu Mariette râler, fit Anna.

– Mais non, vous n'étiez pas certaine, Anna. J'ai essayé d'appeler au bureau et ça ne répondait pas. Au lieu de nous énerver inutilement et comme Anna avait une clef pour entrer dans les bureaux, nous avons décidé d'aller jeter un œil.

Le Manchot commençait à deviner la suite des événements.

– C’est à la police que vous auriez dû téléphoner.

– Pour vérifier si c’était un coup de feu ? Allons donc, on ne dérange pas les policiers inutilement. Nous nous sommes donc rendues au bureau, nous sommes entrées, et nous avons trouvé Mariette sur le tapis du bureau.

Le détective regarda sa mère, et cette dernière fit un signe de la tête lui signalant que la victime était morte.

Robert Dumont se leva.

– D’où m’avez-vous appelé ?

– Du bureau, juste avant de sortir.

– Mais maman, à quoi avez-vous songé ? Vous avez laissé vos empreintes et...

Corinne le coupa :

– Je ne suis pas idiote, mon fils. J’ai bien essuyé le récepteur et la porte.

– Effaçant toutes les empreintes, les vôtres

peut-être, mais celles de l'assassin également. Madame Ducap n'a pas touché à sa fille ?

Corinne baissa la tête.

– Elle s'est jetée sur elle, elle l'a prise dans ses bras.

Le détective voulait respecter la douleur de cette mère, mais par ailleurs il enrageait devant les bévues commises par les deux femmes.

– Vous avez déplacé le corps. Vous n'avez sûrement pas effacé toutes les empreintes laissées sur la victime.

– Je n'y ai pas touché ! avoua Corinne.

– J'espère au moins que personne ne vous a vues ?

– Personne, nous sommes descendues par l'escalier jusque dans le garage et nous sommes sorties par une porte donnant dans la ruelle.

Mais Anna parla de nouveau.

– Quand nous sommes entrées, cependant, le concierge nous a demandé ce que nous voulions.

– Donc, il vous a vues. Qu'avez-vous

répondu ?

Corinne expliqua :

– Anna était trop nerveuse pour répondre. J’ai laissé croire à l’homme que Mariette était ma fille et qu’elle nous attendait à son bureau.

Le Manchot s’écria :

– C’est le pire. Non seulement vous donnez tous les détails, mais vous mentez en plus. Ce sera du joli lorsque les policiers apprendront ça.

Corinne demanda :

– Qu’allons-nous faire, Robert ? Tu dois nous tirer de là.

– Maman, vous savez qu’à l’agence nous sommes débordés de travail. Le mieux serait de vous rendre à la police et de tout raconter, purement et simplement.

Corinne enrageait :

– Toi, tu ne travailles que pour l’argent. Tu refuses de m’aider, moi, ta mère. Eh bien, madame Ducap a de l’argent, ne crains rien, elle paiera pour tes services si c’est ce qu’il te faut.

Le Manchot s'approcha de sa mère.

– Allons, ne vous fâchez pas, maman. Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police tout de suite ? Ç'aurait été beaucoup plus simple. Vous avez agi comme deux criminelles ; vous déplacez la victime d'un meurtre, vous laissez des empreintes sur le corps, vous effacez celles de l'assassin qui auraient pu se trouver sur la porte. Quand madame Ducap dira que sa fille lui a répondu au téléphone, on ne trouvera pas d'empreintes sur le récepteur. Bon Dieu ! Vous auriez voulu vous jeter tête la première dans un guêpier que vous n'auriez pas mieux réussi. Nous sommes à Montréal, maman. Et vous savez qui est le chef de l'escouade des crimes contre la personne ? L'homme qui me déteste le plus au monde. Un bon policier, mais qui perd toute objectivité quand il s'agit de moi. L'inspecteur Bernier est capable de vous faire arrêter pour meurtre, simplement pour me causer des ennuis.

Le Manchot en était venu aux coups avec son ex-supérieur avant de quitter son emploi dans la police officielle, et les deux hommes se

détestaient comme chien et chat.

Anna proposa :

– Si j’appelais moi-même la police, si je leur disais que je suis inquiète, que ma fille n’est pas encore rentrée...

– Quel âge a votre fille ?

– Trente et un ans.

Corinne ajouta :

– On lui en donnait à peine vingt-cinq.

– Vous allez me faire croire que votre fille entre tous les soirs à l’heure qu’elle vous dit ? Jamais elle n’a couché à l’extérieur ?

– Si, mais elle me le dit toujours.

– Il est plus de onze heures vingt. Les policiers trouveront ridicule que vous vous inquiétiez. Et puis, ils interrogeront le concierge. Non, il va falloir courir au-devant des coups, tout raconter aux policiers, ne rien cacher. Vous n’avez pas commis de meurtre, toutes les deux ? Alors, vous n’avez pas à vous inquiéter. Vous vous êtes mises dans le pétrin, on vous causera des ennuis, c’est

sûr, mais on ne vous enverra pas en prison pour ça, si c'est ce que vous craignez.

Corinne se leva, prit une voix larmoyante pour implorer son fils :

– C'est ta mère qui te le demande, Robert. Aide-nous. Ne nous laisse pas tomber. Mariette Ducap était la meilleure fille au monde. Il faut que son assassin soit puni. Et madame Ducap paiera pour tes services, n'est-ce pas Anna ?

Mais la grosse femme murmura :

– Je ne suis pas riche.

Corinne ne lui donna aucune possibilité de continuer :

– Vous avez de l'argent depuis la mort de votre mari, et votre fille faisait un très bon salaire ; et elle n'avait pas à payer pour vous. Elle doit sûrement avoir de l'argent de côté.

Pendant que les deux femmes discutaient, le Manchot réfléchissait. Il ne pouvait repousser la demande de sa mère.

Le concierge, à cette heure, devait se reposer. Tous les bureaux de l'édifice, hormis ceux du

courtier d'assurances, devaient être fermés.

– Comment s'appelle le propriétaire de ce bureau de courtage ?

– Monsieur Maurice, Laurent Maurice.

S'adressant à Anna, le détective demanda :

– Vous avez son numéro de téléphone, chez lui ?

– Ma fille le possède sûrement, mais elle garde toujours son calepin dans son sac à main.

– Vous savez où demeure monsieur Maurice ?

– Oui, sur la rue Lacombe, c'est tout près du mont Royal, répondit la grosse femme.

Pendant que le détective fouillait dans l'annuaire téléphonique, Corinne ne pouvait s'empêcher de regarder sa voisine.

« Je ne sais pas si c'est le cognac qui fait son effet, mais même si elle vient de perdre sa fille tragiquement, je ne l'ai pas entendue se plaindre de toutes ses maladies. Elle semble guérie, comme par miracle. »

Le Manchot jeta un coup d'œil à sa montre,

décrocha le récepteur du téléphone et composa un numéro.

– Je m’excuse d’appeler à cette heure, madame, mais est-ce que monsieur Maurice est là en ce moment ?

– Je regrette, mon mari est à l’extérieur de Montréal. Comme il faisait très beau, il a décidé de se rendre à son camp, dans la Beauce. Il n’a pu y aller de l’hiver et il voulait le préparer pour l’été ; il doit revenir dimanche seulement.

Or c’était le vendredi. Laurent Maurice avait donc décidé de prendre la fin de semaine.

– Il est parti seul ? Vous ne l’avez pas accompagné ?

– Non. Il devait engager des hommes sur place pour l’aider à remettre le chalet en ordre et... mais pourquoi ces questions ?

– Je voulais discuter d’assurances avec votre mari. Je viens de me porter acquéreur d’un commerce, je suis chez mon notaire. Mais je m’énerve inutilement. Il n’y a rien d’urgent et je le rappellerai lundi.

Le Manchot raccrocha avant que la femme ne pose d'autres questions.

– Quand Mariette m'a appelée, il était plus de sept heures et nous devions nous rappeler à dix heures. Elle ne croyait pas avoir terminé son travail avant ça, dit Anna.

Le détective se tourna vers la grosse femme.

– Mais pourquoi votre fille travaillait-elle le vendredi soir ? Il ne devait pas y avoir d'urgence ?

Anna murmura :

– Il lui arrivait d'être obligée de travailler en fin de semaine pour « sortir » certains contrats pour le lundi. En restant au bureau le vendredi, elle avait ensuite sa fin de semaine libre.

– Et elle vous a dit qu'elle vous rappellerait à dix heures ?

– C'est ça.

Corinne intervint :

– Ce n'est pas ce que vous m'avez dit quand vous êtes venue me trouver après le souper. Vous

m'avez déclaré que c'est vous qui deviez appeler votre fille.

Anna réfléchissait :

– J'ai dit ça ? C'est possible. Il m'arrive souvent de lui téléphoner pour lui demander de rentrer. Je ne me souviens plus exactement de ce qu'elle a dit. Mais de toute façon, tous les soirs, quand elle rentre tard, elle me téléphone pour que je n'aie pas peur quand elle ouvre la porte. Vous comprenez, je souffre d'anxiété, j'ai le foie malade, je souffre du cœur et...

Corinne la coupa :

– Madame Ducap est surtout une grande anxieuse. Alors, qu'est-ce que tu fais, Robert ? Tu vas nous obliger à nous rendre à la police ?

La décision du Manchot était prise.

– Pas tout de suite. Je veux commencer mon enquête en interrogeant madame Ducap, chose que je ne pourrai plus faire lorsque vous serez entre les griffes de mon ami Bernier.

La petite Corinne poussa un soupir de soulagement. Le Manchot avait décidé de

s'occuper de l'affaire. Ça la rassurait énormément. Pour elle, son fils était incapable de ne pas les tirer de là. « Même les policiers nous laisseront tranquilles quand ils sauront que Robert enquête pour nous. »

Mais Corinne Dumont-Spalding se trompait entièrement.

III

Un ange cornu

Corinne Dumont était allée dans sa cuisine pour préparer le café. Le Manchot s'excusa auprès de la grosse Anna Ducap.

– J'ai deux mots à dire à ma mère ; ça ne concerne pas du tout ce qui vient de se passer. Je reviens tout de suite.

En entrant dans la cuisine, la petite Corinne fit signe à son fils :

– Tu as compris mon signal, j'avais à te parler. Tout d'abord, je suis sérieuse quand je te dis que madame Ducap peut payer. Ne crains pas de lui faire parvenir tes frais. Maintenant, est-ce bien prudent de ne pas prévenir la police tout de suite ?

– Je vous l'ai dit tantôt, ça va me donner un

peu de temps pour commencer mon enquête. Si je pouvais découvrir quelque chose d'intéressant avant que l'inspecteur ne vous fasse arrêter.

– Tu exagères.

– Disons qu'il vous retiendra au poste un bon moment.

Puis, à voix haute, il déclara :

– Il vous faut une assurance, maman ; l'agent viendra vous voir ces jours-ci, et ne vous inquiétez pas pour la prime.

Tout en parlant, le détective avait fait un signe de la main, en montrant la pièce où attendait la voisine. Corinne avait immédiatement compris :

– Je suis faite pour vivre jusqu'à cent ans, c'est de l'argent jeté à l'eau.

Puis, à voix basse :

– Ne te laisse pas impressionner par madame Ducap. Si on l'écoutait, faudrait la transporter d'urgence à l'hôpital. C'est une plaignarde. Je me demande comment sa fille pouvait vivre avec elle.

– Vous avez connu la victime ?

– Très peu, j’ai causé quelques fois avec Mariette. Une bonne petite fille, qui a sacrifié sa jeunesse pour ne pas abandonner sa maman.

– Il faut que j’en sache plus long sur elle.

Puis, s’avançant dans la porte, le Manchot demanda à madame Ducap de les rejoindre dans la cuisine.

– Asseyons-nous autour de la table, nous pourrons parler plus facilement.

Corinne servit le café, puis le détective demanda :

– Parlez-moi de votre fille, madame Ducap.

La grosse femme hésita. Ses yeux s’embruèrent et elle murmura :

– Quand je pense que... je ne peux y croire.

– Je sais que c’est difficile pour vous, mais vous devez me donner le plus de renseignements possible.

– Que voulez-vous que je vous dise ? répondit la femme après avoir pris une gorgée de café.

Mariette, c'était la meilleure des enfants. Jamais elle n'a voulu m'abandonner.

Robert Dumont avait tiré un calepin de sa poche.

– Elle avait des amis ? Des jeunes gens, des jeunes filles de son âge ?

– Non. Oh, de temps à autre, elle allait au cinéma avec Marguerite.

– Qui est-ce exactement ?

– Une fille qu'elle a connue au moment où elle travaillait comme secrétaire chez un avocat. Mais elles ne se voyaient qu'occasionnellement.

Le Manchot résuma :

– Si je comprends bien, votre fille travaillait, vous apportait son salaire et entraînait tous les soirs à la maison, pour être près de vous ?

– Non, tu te trompes, Robert, fit la petite Corinne. Dites-lui la vérité, Anna.

La grosse femme semblait avoir de la difficulté à respirer :

– Excusez-moi, j'étouffe parfois. C'est mon

cœur.

Le détective songea :

« C'est plutôt un surplus de graisse. »

Madame Ducap continua :

– Mariette payait 25 \$ par semaine pour sa chambre et sa pension, elle gardait le reste de son salaire. Elle a sa propre voiture. Elle était très économe. J'ignore combien elle a d'argent à la banque, mais elle avait près de dix mille il y a quelques mois. Elle voulait rencontrer un courtier en placements.

– Elle mangeait toujours avec vous le soir ?

– Non. Mariette n'a pas été chanceuse. Vous connaissez les avocats, n'est-ce pas ? Le jour, ils sont en cour et, bien souvent, c'est le soir qu'ils doivent recevoir leurs clients. Donc, elle travaillait souvent le soir, lorsqu'elle était chez cet avocat.

– Elle rentrait tard ?

– Je l'ignore. Elle me téléphonait pour ne pas que je m'inquiète. Elle détestait que je l'appelle à son travail. Parfois, elle allait manger après avoir

travaillé. Elle me disait de prendre mes somnifères et je ne l'entendais pas rentrer.

– Et depuis qu'elle a changé d'emploi ?

– Ce n'était guère mieux. L'assurance, c'est la même chose. Les vendeurs préparent des contrats et ils veulent tous les dossiers pour le lendemain.

– Vous lui téléphoniez souvent ?

– Je m'ennuyais, seule. Mais parfois, le soir, elle refusait de répondre, ou encore elle laissait la ligne au service téléphonique pour ne pas être dérangée. Mais ce soir, elle m'a bel et bien répondu, j'ai reconnu sa voix, je vous le jure.

– J'aimerais avoir une photo d'elle, c'est possible ? Vous en avez ?

– Oui, je vais aller chez moi vous en chercher, ce ne sera pas long.

Sitôt Anna Ducap sortie, le Manchot demanda à sa mère :

– Tout ce qu'elle dit est vrai ?

Corinne alla se servir une autre tasse de café, mais au lieu de retourner à la table, elle se plaça

debout, bien droite, devant son fils.

– Tu me connais, Robert, tu sais que je suis très observatrice. Je n'aime pas me mêler des affaires des autres, mais j'adore étudier le comportement de mes voisins. Je l'ai toujours dit, j'ai du détective en moi.

– Maman, assoyez-vous, prenez une gorgée de café et ne cherchez pas à vous justifier ; je vous connais, vous vous amusez à jouer les détectives même dans votre appartement, même quand vous êtes seule.

Corinne s'installa devant son fils, tira sa chaise de façon à faire face au Manchot.

– Depuis que je vis seule, je dors beaucoup moins... c'est-à-dire non, je dors autant.

Dumont s'attendait à voir revenir la grosse Anna d'une seconde à l'autre. Corinne continuait de parler... sans rien dire.

– Je m'endors parfois à deux ou trois heures du matin, mais je me reprends l'avant-midi. Avant-hier, je me suis levée à dix heures et...

– Maman, s'il vous plaît, je vous ai posé une

question, pas un exposé sur votre vie de veuve.

– J’y arrive. Mariette Ducap, tout de suite, je l’ai jugée, même si je ne lui ai parlé qu’une ou deux fois. Sa mère en peinture, en plus jeune, en plus maigre, mais sa mère. L’air d’une vieille fille, d’une personne qui ne peut rien faire sans sa maman, qui travaille sans arrêt. Pour ça, Anna a raison... mais voilà où je voulais en venir. Je ne lis pas couchée, mais assise dans le vivoir, dans mon fauteuil, près de la fenêtre. Je lis des romans policiers jusqu’aux petites heures. Quand une voiture arrive, j’entends le bruit. J’ai vu arriver Mariette, trois ou quatre fois. Mais chaque fois, elle n’était plus la même. Le matin, elle quittait la maison coiffée comme une vieille fille. Le soir, ou plutôt la nuit, elle revenait les cheveux sur les épaules, j’avais peine à la reconnaître. Par contre, si elle entrait chez elle à cinq ou six heures du soir, c’était la même démarche que le matin, la même coiffure. Pourquoi, me suis-je demandé, cette double personnalité ? Joue-t-elle la comédie à sa mère ? Et la semaine dernière, sa voiture était en réparation au garage. Anna a passé une partie de la soirée avec moi, car sa fille avait

appelé et devait, avec son agent, rencontrer un client qui travaillait de nuit. C'était le patron d'un groupe d'ouvriers qui travaillent la nuit. Si j'ai bien compris, ils devaient discuter d'assurances collectives avec les ouvriers. Cette nuit-là, Mariette est revenue vers trois heures. La voiture s'est stationnée ici devant ma porte, pas devant le logement d'Anna. J'ai éteint ma lumière et j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Un homme était au volant. Ils se sont embrassés pendant au moins dix minutes... et quand je dis embrassés... je les voyais un sur l'autre... une seule ombre et...

Elle s'arrêta brusquement de parler. La porte venait de s'ouvrir et Anna Ducap parut. Corinne retourna rapidement à sa place, et ce fut la grosse femme qui vint s'asseoir devant le Manchot.

– Ça a été long, j'ai des piles de photos. Et avec des doigts enflés par l'arthrite, c'est pas facile de fouiller. Mais j'ai pu trouver quelques photos. Tenez, voici Mariette quand elle était bébé... mon Dieu qu'elle est belle... ici, c'est lorsqu'elle a commencé l'école... et ici, avec son père, le jour de sa première communion... un petit

ange.

Elle ne pouvait plus parler. L'émotion était trop forte. Des larmes coulèrent sur ses joues.

– Donnez-moi ces photos, madame, je vais y jeter un œil et si j'ai besoin d'explications, je vous en demanderai.

Rapidement, le Manchot repoussa les photos de jeunesse de Mariette Ducap, n'en conservant que trois.

– On la voit très bien ici. Elle porte toujours un chapeau ?

– Non, de temps à autre seulement.

La photo en couleurs laissait voir la figure, fort jolie, d'une jeune fille sans maquillage, portant une robe grise beaucoup trop sévère pour une personne de son âge.

– Celle-ci, c'est un gros plan.

– C'est pas très bon, j'ai pris cette photo alors qu'elle ne s'y attendait pas.

Mariette avait comme coiffure la réplique exacte de celle de sa mère.

– On lui donnerait plus que son âge, murmura le Manchot. Enfin, je conserve aussi cette dernière.

Anna poussa un petit cri.

– Donnez-moi cette photo. C’est par mégarde qu’elle s’est glissée parmi les autres. C’est une photo prise par une des amies de ma fille, durant ses vacances. J’aurais dû la détruire.

Corinne se leva rapidement.

Sur la photo, Mariette était en bikini, ses cheveux défaits. Il était facile de constater qu’elle était fort bien tournée. Ce bikini mettait en valeur toutes les courbes harmonieuses que cachaient ses robes trop amples.

– Je ne savais pas qu’elle avait un tel costume, c’est honteux. Je lui ai fait la leçon. Mariette m’a expliqué que c’était une blague, que ce bikini appartenait à son amie et qu’elle ne l’avait mis que pour l’instant d’une photo. Quand j’ai entendu son explication, dès le lendemain, j’ai fouillé dans tous ses tiroirs. Non, elle n’avait pas de bikini. C’était une blague, tout simplement.

S'il vous plaît, remettez-moi cette photo, monsieur Dumont.

– Madame Ducap, je dois la garder, au moins pendant un certain temps.

La grosse femme rougit :

– Je ne vous savais pas vicieux, monsieur le détective.

Malgré le tragique de la situation, le Manchot éclata de rire.

– Si vous saviez toutes les photos que j'ai pu voir dans ma vie ! Votre fille est mille fois plus vêtue que les jeunes de son âge. Ne craignez rien, je vous la rendrai.

Mais Robert Dumont réfléchissait rapidement. Selon sa mère, Mariette était un ange. Corinne, par contre, avait remarqué des faits plutôt troublants ; et enfin, cette photo prouvait que « cet ange » ne détestait pas montrer les formes généreuses dont la nature l'avait dotée.

L'heure avançait, et déjà on blâmerait les deux femmes de ne pas avoir rapporté la mort de la victime aux autorités policières.

– Maman, vous allez vous rendre à la centrale de police, avec madame Ducap. Racontez exactement ce qui s’est passé.

La petite bonne femme demanda :

– Comment expliquer notre retard ?

– C’est très simple. Madame Ducap s’est sentie mal. Vous avez eu toutes les difficultés à sortir de la bâtisse. La mère de Mariette était sous l’effet d’une crise, vous l’avez ramenée à la maison, vous avez mis un certain temps à la raisonner et, enfin, vous avez décidé de vous rendre au poste pour donner toutes les explications.

– Tu vas venir avec nous ?

– Non, fit le Manchot. À moins que...

Robert Dumont prit une décision. Il décrocha le récepteur de l’appareil téléphonique et se mit en communication avec sa collaboratrice, la plantureuse Candy Varin.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi m’appeler à cette heure-ci, Robert ? Je venais juste de me mettre au lit, fit Candy.

– J’ai un service à te demander. Appelle à la centrale de police. Je veux savoir si l’inspecteur Bernier est là cette nuit. Ordinairement, il n’y est que le jour, mais quand il y a un surplus de travail, des enquêtes à mener, il peut rester en service durant plusieurs heures consécutives. Tu peux sûrement trouver un moyen de savoir s’il est au bureau.

– Ne vous inquiétez pas pour moi. Où dois-je vous rappeler ?

– Chez maman Corinne. Tu as le numéro ?

– Oui.

Sitôt sa conversation terminée, Candy appela à la centrale de police et demanda d’une voix sensuelle, avec un accent français :

– Dites-moi, mon ami, j’ai un fait important à vous rapporter. Qui a la charge des enquêtes sur les assassinats ?

– L’inspecteur Bernier est le chef de l’escouade des crimes contre la personne.

– Il est là présentement ?

– Oui, il est à son bureau ce soir, je sais qu’il

travaillera jusque vers minuit. Mais on ne peut le déranger inutilement. Si vous voulez me dire...

– Moi, je ne parle jamais aux subalternes. Ne vous inquiétez pas, votre inspecteur me recevra. Je me rends immédiatement au poste.

Et elle raccrocha avant que le préposé aux appels ne lui pose d'autres questions. Candy apprit ensuite au Manchot que son « ami » l'inspecteur Bernier était au poste.

– Ça te prendrait combien de temps pour te rendre à la centrale ? demanda le détective à sa collaboratrice.

– Le temps de me vêtir, disons cinq minutes, puis dix minutes pour me rendre à la centrale.

– Maman, elle, en taxi, y sera dans vingt minutes environ. Je vais lui demander de t'attendre à l'extérieur. Habille-toi le plus vite possible et rappelle-moi. Je te mettrai au courant de ce qui se passe.

– Entendu.

Après avoir raccroché, le Manchot demanda à madame Ducap :

– Les policiers voudront sûrement fouiller votre appartement, surtout examiner tout ce qui appartient à votre fille.

– Mais pourquoi ?

– Pour chercher le mobile du crime. Je connais bien les méthodes de la police. La moindre chose pourrait servir à salir la mémoire de votre enfant. Ce n'est pas ce que vous désirez ?

– Je n'ai aucune crainte là-dessus. Mais, pour répondre à votre question, c'est évident que je ne le désire pas.

– Dans ce cas, donnez-moi les clefs de votre appartement. Je vais y jeter un œil et si je découvre des choses compromettantes, je les ferai disparaître temporairement. Rien n'empêchait votre fille d'avoir un casier postal ou un casier à sa banque. Si les policiers ne découvrent rien, ils ne pourront pas nous accuser d'avoir fait disparaître des preuves.

La grosse femme n'hésita pas. Elle tendit immédiatement ses clefs à Robert Dumont.

– Si, au poste, on vous les demande, vous

direz que, dans votre énervement, vous les avez oubliées.

– C’est une chose normale. Je suis extrêmement nerveuse et, de plus, le fait de me coucher tard, c’est pas bon pour moi. Demain, j’aurai un affreux mal de tête, je ne pourrai pas manger de la journée, car je suis persuadée que je pourrai rien digérer...

Corinne la coupa, car ses lamentations auraient pu se poursuivre éternellement.

– Les policiers voudront savoir si j’ai communiqué avec toi ; ce serait normal, n’est-ce pas ? demanda Corinne à son fils.

– Oui, maman, mais vous n’avez pu me joindre et vous avez appelé Candy. Elle sera là pour vous aider. Maintenant, j’appelle un taxi. N’entrez pas au poste avant que Candy ne vous rejoigne.

Les deux femmes venaient à peine de sortir que Candy rappelait le Manchot. Dumont lui raconta tout ce qu’il savait et conclut :

– Si je vais au poste, ça ne fera qu’enrager

Bernier et compliquer la situation. D'ailleurs, j'ai beaucoup de travail avant que les policiers n'ouvrent leur enquête.

Le détective ajouta :

– Si seulement Michel était avec nous. Il pourrait nous aider. Pars tout de suite. Madame Ducap et maman seront sans doute arrivées avant toi.

Le Manchot raccrocha. Oui, pour mener à bien cette enquête, il aurait eu besoin de tout son personnel et surtout de Michel Beaulac, son bras droit, un ex-policier attaché à l'agence de détectives privés du Manchot depuis son ouverture.

Michel Beaulac venait d'épouser, dans la plus stricte intimité, la jolie Canadienne de descendance japonaise, Yamata.

Longtemps, le grand Beaulac avait hésité à faire le pas et le jour où il s'était décidé, une femme était venue troubler la cérémonie. En effet, Michel, dans un moment de folie, et complètement ivre, s'était déjà marié. Il ne se

souvenait même pas de ce geste qu'il avait posé. Son ex-femme voulu exercer sur lui un chantage mais elle mourut assassinée, et Michel eut toutes les difficultés du monde à prouver son innocence¹.

Le Manchot avait accordé un congé d'une semaine à Michel, et ce dernier était parti avec sa jeune épouse, refusant de dire, même à son patron, où il se rendait.

– Je vous connais trop, carabine. S'il survient un surplus de travail, vous allez me demander de revenir.

En songeant à la réponse que Michel lui avait faite, le Manchot esquissa un sourire.

« Il avait raison. Si je savais où le joindre, je lui téléphonerais aussitôt. »

En entrant dans l'appartement de madame Ducap, le détective jeta un coup d'œil sur les quatre pièces. Il lui fut facile de différencier la chambre de Mariette de celle de sa mère.

« Si elle garde quelque chose de précieux,

¹ Lire le Manchot n° 41 – *Les évadés du Pen*.

c'est sûrement ici. »

Il commença par fouiller les tiroirs du bureau puis ceux de la table de chevet. Il trouva deux livrets de banque, un pour l'épargne stable et le second pour un compte de chèques ordinaire. Il n'y avait que quelques dollars dans ce dernier livret, mais une somme de plus de trois mille dollars dans le premier.

« Rien d'anormal pour une fille qui travaille et qui ne paie qu'une petite pension. »

Le tiroir contenait quelques lettres mais, encore une fois, sans aucune importance. Soudain, le Manchot aperçut un tube de rouge à lèvres. En fait, cet objet n'aurait pas attiré son attention s'il y avait eu d'autres accessoires de maquillage dans le tiroir. Mais le Manchot constata plus tard que tous les effets de maquillage de Mariette se trouvaient dans la salle de bains.

En secouant le tube de rouge à lèvres, le Manchot entendit un bruit bizarre. Il ouvrit le tube, tout paraissait normal. Cependant, le rouge lui-même portait des marques, comme si on avait

pincé le bâton de couleur.

Dumont pinça légèrement le rouge tout en tirant dessus. Le tube était creux, il n'y avait qu'un tout petit morceau de rouge camouflant l'intérieur.

« Des pilules ».

Le Manchot connaissait bien ces comprimés. C'étaient des pilules anticonceptionnelles.

« Mais encore une fois, c'est normal. Mariette avait plus de trente ans. Sa mère dit que c'est un ange, mais sans être une dévergondée, elle a pu avoir des relations avec des hommes. C'est le contraire qui serait anormal. Le fait qu'elle cache ses pilules dans ce tube n'a rien de surprenant avec l'attitude de sa mère.

Les autres tiroirs ne contenaient que des vêtements : des bas, des pyjamas, des foulards de soie, des gants, etc.

« Absolument rien d'intéressant. »

Il alla jeter un coup d'œil dans la garde-robe. Mariette possédait une assez belle collection de robes, de jupes et de blouses. La plupart des

vêtements avaient une allure sévère. Par contre, les robes placées tout au fond étaient plus modernes. Il y en avait même qui étaient passablement décolletées.

Au fond de la garde-robe, le détective aperçut une caisse de bois, mais elle semblait ne contenir que des livres. Mariette Ducap n'avait pas de bibliothèque dans sa chambre, cette caisse lui servait à entreposer ses bouquins.

Le Manchot tira la boîte à lui. Avec surprise, il remarqua qu'il n'y avait que quelques livres, sur le dessus de la boîte. Sous les livres, il y avait une seconde boîte.

Robert Dumont sortit donc les livres, retira la deuxième boîte et, tout au fond, il trouva un coffret de métal.

« Tiens, tiens, ça devient intéressant. »

La seconde boîte contenait quelques lettres que le Manchot mit de côté afin de pouvoir les lire plus tard. Il aperçut un autre livret de banque, mais pas de la même institution que les deux premiers. Le détective l'ouvrit. À sa grande

surprise, il y avait dans ce compte plus de dix mille dollars, des dépôts assez élevés et trois retraits importants, l'un de huit mille, un autre de douze mille et le dernier de six mille.

« Mais où a-t-elle pris tout cet argent ? Ces retraits ont été faits à la suite de dépôts importants. On peut supposer qu'elle a placé cet argent ailleurs. Mais une secrétaire ne peut faire un tel salaire. Des retraits pour 23 mille, sans compter les dix mille qui sont encore dans le compte. »

Le Manchot remit le livret dans la petite boîte de carton, puis il sortit le coffret en métal. Il était fermé à clef. Se servant de la pointe de son canif puis d'une broche de métal qu'il conservait précieusement dans un étui en cuirette contenant également de fausses clefs, une lime et d'autres objets pratiques, le Manchot n'eut aucune difficulté à faire jouer la serrure.

Dans le coffret il y avait un certificat d'épargne de cinq mille dollars. Au fond du coffre, une enveloppe qui semblait contenir des photos.

« Pourquoi les cacher si précieusement ? »

Le détective ouvrit l'enveloppe et, une seconde plus tard, il comprenait la raison de cette dissimulation.

Les photos étaient explicites. On y voyait des filles et des hommes, entièrement nus et en pleine action ; des photos prises au cours de fêtes orgiaques. Et sur certaines de ces photos, il reconnut Mariette Ducap.

« Ça, par exemple ! Si madame Ducap avait trouvé ces photos, elle serait sûrement morte d'une syncope. »

Le Manchot se rendit compte qu'au verso de quelques-unes de ces photos, des notes, écrites au crayon, étaient encore lisibles.

« Roland », lut le détective.

Et, au bout du nom, était inscrit 2000 \$ O.K.

Derrière une autre photo, un autre prénom :

« Lucille... son mari... un numéro de téléphone presque entièrement effacé... et un autre chiffre 1600 \$, puis le petit O.K. »

Le Manchot n'avait plus besoin de se poser de questions.

Mariette Ducap était peut-être un ange, mais un ange cornu qui cachait fort bien ses activités à sa mère.

Elle fréquentait des gens peu recommandables et, selon toute vraisemblance, elle avait fait chanter certaines personnes.

« J'ai l'impression que les suspects seront nombreux. Et dire que sa mère ne s'est rendu compte de rien. Une sainte, disait-elle en parlant de sa fille. Maintenant, je m'explique plus facilement ses nombreuses heures "supplémentaires". »

Le Manchot replaça les livres dans la grosse boîte, mais il garda avec lui la petite boîte contenant les lettres, le livret de banque et le coffret en métal dans lequel se trouvaient les photos.

« S'il avait fallu que les policiers trouvent ça, ça aurait fait un joli scandale. »

IV

Un inspecteur en furie

Candy Varin était entrée au poste accompagnée des deux femmes.

– Il est arrivé un drame affreux, dit-elle au préposé à l’information. Madame vient de découvrir sa fille assassinée.

Le policier promena un long regard sur les courbes affriolantes de la blonde assistante du Manchot.

– Vous ne seriez pas mademoiselle Varin ?

– C’est bien ça.

– J’espère que ce n’est pas une mauvaise blague que...

– Monsieur le policier, je vous en prie, c’est la fille de madame qui a été tuée.

– Où se trouve le cadavre ?

On donna l'adresse du courtier Laurent Maurice.

– Et c'est au bureau du courtier que vous avez trouvé votre fille, madame ? Quand ça ?

– Plus tôt dans la soirée, murmura Anna.

– Et c'est seulement maintenant que vous rapportez votre découverte ?

Ce fut Corinne Dumont qui prit la parole.

– J'étais avec elle. Elle a fait une crise. Je ne savais plus où donner de la tête. Je n'ai pas songé du tout à prévenir la police. J'ai ramené Anna chez elle, je me suis occupée d'elle, puis j'ai voulu communiquer avec mon fils.

– Votre fils ?

– Robert Dumont, celui qu'on appelle le Manchot.

– Je connais.

– Mais il n'était pas à son appartement. Heureusement que Candy était chez elle ! C'est elle qui nous a conseillé de l'accompagner pour

que nous racontions notre histoire à la police.

– Assoyez-vous là et ne bougez pas, ordonna le policier.

Il donna des ordres qu'on transmit immédiatement à une voiture de patrouille.

À peine trois minutes plus tard, on confirmait qu'une femme, morte, avait été découverte dans les bureaux du courtier Laurent Maurice.

– Je préviens l'escouade.

Le policier raccrocha.

– J'espère que l'inspecteur Bernier est encore à son bureau. Il va sûrement avoir de nombreuses questions à vous poser.

Le policier parla quelques instants avec un détective de l'escouade des crimes contre la personne. Enfin, il raccrocha pour se tourner vers le trio.

– On envoie l'équipe chez le courtier. Mais l'inspecteur Bernier reste ici et il veut vous parler. Il ne semble guère avoir apprécié votre attitude. Je vais vous faire accompagner à son bureau.

Mais Candy se leva en disant :

– Inutile, je connais fort bien la route.

Et, tout en enfilant un corridor, elle dit aux deux femmes.

– Ne parlez pas trop. Et si je vous demande de ne plus répondre aux questions de l’inspecteur, ne dites plus rien. Si Bernier veut porter des accusations, vous deviendrez muettes jusqu’à l’arrivée de notre avocat.

Elles étaient arrivées au bureau du chef de l’escouade des crimes contre la personne. Sitôt qu’il entendit frapper à la porte, l’inspecteur ouvrit.

Il fut surpris en reconnaissant Candy.

– Que venez-vous faire ici, vous ?

– J’accompagne ces deux dames.

– Vous étiez là quand elles ont découvert la victime ?

– Non, répondit Candy. J’aurais pu faire accompagner ces dames par un avocat, mais j’ai pensé que ce serait moins compliqué avec moi. Si

vous refusez de me laisser entrer dans votre bureau, elles ne diront absolument rien avant l'arrivée de l'avocat.

Ce fut surtout Corinne qui parla. Elle répéta ce qu'elle avait raconté au policier à l'accueil. L'inspecteur Bernier se leva et s'approcha de la grosse Anna, qui semblait plus morte que vive.

– Je sympathise énormément avec vous, madame. Si vous aviez été seule, qu'auriez-vous fait ? demanda-t-il d'une voix trop douce pour être naturelle.

Anna regarda ses deux compagnes. Candy lui fit signe de se taire, mais l'autre ne sembla pas comprendre.

– Je ne sais vraiment pas ; sans madame Corinne, j'aurais probablement perdu connaissance.

– Mais non, puisque vous ne l'avez pas perdue. Vous vous seriez assise, reposée, puis vous auriez demandé du secours. Il doit bien y avoir un concierge dans cet édifice ?

Candy décida d'agir :

– Inspecteur, vous ne vous rendez pas compte que cette pauvre femme n’est pas en état de répondre à vos questions ?

Bernier tourna rapidement la tête. Son regard était d’acier et son ton changea brusquement.

– Vous, si vous ne vous taisez pas, je porte immédiatement des accusations contre ces dames, et vous savez que je peux le faire.

– Vous allez les accuser de meurtre ? demanda la belle blonde.

– Vous êtes ridicule. On n’accuse jamais sans preuves. Mais ces deux dames ont nui à la justice. Leur comportement jette même des soupçons sur elles.

Et cette fois il s’adressa à Corinne :

– Il y a un concierge dans cet édifice ?

Elle ne pouvait pas mentir. Les policiers avaient probablement déjà rencontré ce dernier.

– Oui, il y en a un.

– Et vous n’avez pas songé à appeler à l’aide ? Vous êtes menue, délicate, et vous devez aider

une dame... un peu forte. Vous avez des difficultés...

Corinne perdit patience et cria :

– Vous voulez la vérité, je vais vous la dire.

– Maman Corinne, fit Candy en lui lançant un air de reproche.

– Je ne suis quand même pas folle. Toutes les deux, nous nous trouvons devant une femme assassinée. J'ai un fils qui est le meilleur de tous les détectives privés.

– C'est vous qui le dites, grinça l'inspecteur.

– Vous avez le droit de ne pas partager mes opinions. Je ne veux pas commettre d'idioties. Si, chez vous, un tuyau brise et que l'eau coule partout, inspecteur, vous fermez immédiatement l'entrée d'eau ; et ensuite, qu'est-ce que vous faites ?

– J'appelle un plombier, madame, une personne compétente en la matière.

– Eh bien, pour moi, le plus grand spécialiste en matière policière, c'est mon fils.

Bernier accusa le coup sans sourciller.

– Je suis très surpris par votre attitude, madame. Si votre fils a une telle renommée, vous avez dû songer à demander son aide. Vous êtes dans un bureau de courtier d'assurances. Les appareils téléphoniques sont nombreux et...

Corinne l'interrompt brusquement :

– Si j'avais touché à un appareil, tout de suite vous m'auriez blâmée. L'important était de quitter les lieux, puis de rejoindre mon fils.

Bernier esquissa un sourire :

– Je suis d'accord avec vous, madame. Mais il y a, à l'entrée, la loge du concierge et...

Cette fois, ce fut Candy qui tenta de tirer ses deux compagnes d'embarras.

– Inspecteur, vous êtes policier, vous êtes habitué à vous trouver en face de situations difficiles, à découvrir des cadavres. Mettez-vous à la place de ces deux dames. Elles ont eu peur, elles l'avouent ; elles ont voulu s'éloigner et c'est une chose tout à fait normale. Mais une fois arrivée à son appartement, madame Corinne s'est

occupée de sa voisine, a tenté de joindre son fils, m'a téléphoné, et comme son histoire me paraissait embrouillée, j'ai préféré conduire ces deux dames à votre bureau pour qu'elles racontent leur aventure de vive voix.

À cet instant précis le téléphone sonna. Bernier retourna à son fauteuil et décrocha.

– Inspecteur Bernier, j'écoute. Au bout de quelques instants, sa figure changea. Il devenait très rouge, ce n'était pas bon signe.

– Continuez vos recherches, faites votre travail habituel. J'irai vous retrouver dans peu de temps et je prendrai l'affaire en main.

Il raccrocha d'un geste brusque.

– Mesdames, vous avez commis plusieurs bêtises. Il n'y a aucune empreinte sur la porte d'entrée, même pas les vôtres, et aucune empreinte sur l'appareil téléphonique non plus. Le concierge affirme que vous n'êtes pas sorties par la porte avant, il vous aurait vues. Vous vous êtes sauvées par l'arrière et...

– Inspecteur, tenta de couper Candy.

– Vous, taisez-vous.

– Non, je vais parler. Ces deux dames ne diront plus un seul mot, plus un seul, avant d’avoir parlé à leur avocat.

– C’est absolument parfait, mademoiselle la vamp. Je n’ai aucune question à leur poser. Qu’elles appellent tous les avocats de la terre si elles le désirent. Moi, j’ai le droit de les garder ici, durant plusieurs heures, comme témoins importants. Je ne porte pas encore d’accusations, mais si vous insistez, je les accuserai d’avoir entravé le travail de la justice. Et si vous, vous ne quittez pas mon bureau, vous vous retrouverez avec elles. Maintenant sortez, et tout de suite.

L’inspecteur était en furie. Candy ne pouvait rien faire pour le moment ; aussi, elle se leva.

– Tu ne vas pas nous abandonner ? demanda la mère du Manchot.

– Mais non. L’inspecteur ne peut vous jeter en prison comme de simples détenues. Je m’occupe de trouver un avocat, de retrouver Robert...

– Lui, je ne veux pas l’avoir dans les jambes,

cria Bernier.

– Vous ne pouvez l’empêcher d’enquêter. Vous craignez encore qu’il devance les policiers dans leurs recherches, je suppose ?

Candy embrassa Corinne sur la joue.

– Ne perdez pas courage. Nous nous occupons de vous.

Et elle sortit du bureau.

La blonde assistante du Manchot avait montré beaucoup de cran, mais au fond d’elle-même elle savait fort bien que ses deux clientes étaient dans une situation précaire. Pour satisfaire une vengeance personnelle, Bernier les retiendrait au poste le plus longtemps possible.

Une fois dans sa voiture, Candy téléphona à l’appartement de la mère de son patron, mais personne ne répondit.

– Maman Corinne m’a dit que Robert voulait jeter un coup d’œil dans l’appartement de madame Ducap. Il est peut-être encore là.

Mais comme elle n’avait pas le numéro de téléphone de l’appartement d’Anna, elle dut

communiquer avec l'assistance annuaire. Lorsqu'elle téléphona chez les Ducap, la sonnerie se fit entendre quatre fois et elle allait abandonner lorsque le récepteur fut décroché.

– Allô ? Allô... c'est vous Robert ? C'est moi, Candy.

– Je n'osais pas répondre, avoua le Manchot, ça aurait pu être les policiers.

– Bernier est en furie.

– Ça ne me surprend guère.

– J'ai essayé de les défendre de mon mieux, mais elles se sont mis les pieds dans les plats, toutes les deux, et Bernier a décidé de les garder à vue, comme témoins importants. Pour l'instant, il ne désire aucunement les interroger. Il va se rendre sur les lieux du crime, car il veut se charger personnellement de cette affaire. D'ailleurs, les deux femmes ne parleront pas, elles ne répondront à aucune question sans la présence d'un avocat.

– Et la nuit, il est difficile d'en obtenir un. Ce n'est pas une urgence. Où es-tu présentement ?

– Dans ma voiture, près de la centrale.

– Retrouvons-nous à mon appartement. Nous avons beaucoup de travail en perspective. Je te raconterai tout.

– Vous ne vous rendez pas sur les lieux du crime ?

– Inutile, ce serait me jeter dans les pattes de Bernier. Nous n'avancerions aucunement, tandis qu'à mon appartement, nous pourrions dresser une liste de suspects.

– Comment ça ?

– Je te raconterai tout.

Mais Candy ne pouvait s'empêcher de manifester sa surprise.

– Qui donc pouvait en vouloir à une aussi bonne fille ?

– Tu vas te rendre compte qu'il ne faut jamais se fier aux apparences, ni aux dires d'une mère aveuglée par l'amour filial. Cessons de discuter, nous perdons notre temps. Je sortais de l'appartement de madame Ducap quand tu as téléphoné. Je t'attends chez moi.

Candy raccrocha et mit aussitôt sa voiture en marche. Pendant ce temps, l'inspecteur Bernier laissa les deux femmes seules dans son bureau et alla trouver l'un de ses adjoints.

– Gardez ces deux femmes à vue. Je ne porte aucune accusation contre elles pour le moment, mais ce sont des témoins importants. Installez-les dans notre pièce des « écoutes » et laissez-les seules.

– Compris, inspecteur.

La pièce « des écoutes », comme avait dit l'inspecteur, était un bureau spécialement réservé à certains suspects. Des micros étaient cachés dans cette petite pièce confortable. On y enfermait parfois deux ou trois complices et on les laissait là durant des heures. Toute leur conversation était enregistrée. Tôt ou tard, ne se sentant pas surveillés, les suspects racontaient des choses qui pouvaient faire avancer les enquêtes de la police.

« Et les femmes ont la langue bien pendue, ricana Bernier. Mon cher Dumont, cette fois, si je ne te tiens pas, toi, ta mère n'est pas sortie de mes

griffes. »

On enferma donc les deux femmes. Bernier, quant à lui, se rendit immédiatement au bureau du courtier d'assurances.

Anna était découragée. Dès qu'elle se retrouva seule avec Corinne, elle se mit à larmoyer.

– C'est épouvantable, on nous traite comme des criminelles. On veut ma mort, jamais ma santé ne pourra supporter tout ça.

– Anna, je suis fatiguée d'entendre vos lamentations, fit sèchement Corinne. Cessez de vous plaindre, ça n'avancera absolument à rien. Nous avons commis des bêtises, il faut l'admettre. L'inspecteur Bernier est peut-être détestable, mais c'est un bon policier. Il découvrira rapidement que vous avez déplacé le cadavre. Nous avons manqué à notre devoir en n'informant pas immédiatement les policiers, nous nous sommes sauvées comme des voleurs. Bernier apprendra que mon fils s'occupe de l'affaire. Il entrera en colère quand il saura que Robert a déjà fouillé votre appartement.

– J’avais prévenu votre garçon qu’il perdait son temps. Après tout, je connais ma fille mieux que lui.

– L’important, pour le moment, c’est de retrouver notre calme. Nous devons payer pour nos erreurs. Candy nous a prévenues, nous refuserons de répondre à toutes les questions qu’on nous posera.

– Mais je ne veux pas rester ici, je suis malade et...

– Si vous êtes si malade, fit rudement Corinne, appelez, il y a un téléphone sur cette table. On vous apportera des soins, ou vous fera examiner. Mais si les médecins vous trouvent en bonne santé, ce sera tant pis pour vous.

Offusquée, la grosse Anna décida de garder le silence.

Corinne n’était pas trop inquiète, persuadée que son fils s’occupait d’elle. Mais elle ignorait que toute sa conversation avait été enregistrée et que le policier qui était à l’écoute tentait d’entrer en communication avec l’inspecteur Bernier.

Sitôt arrivé aux bureaux du courtier, Bernier rappela donc à la centrale.

– Vous avez eu une idée de génie en enfermant ces deux femmes dans la salle des « écoutes », inspecteur.

– Cessez de me complimenter. Dites-moi plutôt ce que vous avez appris.

– Premièrement, les femmes ont déplacé le corps de la victime. Ensuite elles se sont sauvées comme des criminelles. C'est ce qu'elles ont dit, donc, on peut en conclure qu'elles ont quelque chose à cacher.

Bernier hurla :

– Vous n'êtes pas là pour tirer des conclusions. Je veux votre rapport, pas autre chose. C'est tout ? C'est pour ces propos insignifiants que vous me dérangez ?

– Non, pendant que les deux femmes étaient dans votre bureau, Robert Dumont, qui est déjà sur l'affaire, fouillait l'appartement de la victime.

– Quoi ?

– C'est la plus petite des deux qui a dit ça.

Elles ne parlent plus depuis un bon moment, elles se reposent.

– Merci !

Bernier ordonna immédiatement à deux de ses adjoints :

– Venez avec moi. Nous nous rendons tout de suite à l'appartement de madame Ducap et si Robert Dumont est là, je le fais arrêter. Il a fini de se moquer de moi.

V

Nombreux suspects

Candy avait fait son rapport au Manchot. Dumont l'avait écoutée sans rien dire.

– Je m'occuperai d'elles plus tard. À tes yeux, la victime est une bonne jeune fille ?

– Si je me fie aux dires de sa mère et même à ceux de madame Corinne, elle n'avait rien à se reprocher.

– Eh bien, attends-toi à des surprises.

Le Manchot étendit les photos sur son bureau. Candy sursauta en voyant les scènes qu'elles représentaient.

– J'suis pas scrupuleuse, vous le savez. Mais quand même, il y a des limites. Quand on se permet des parties du genre, on ne prend pas des photos. Où avez-vous trouvé ça ?

– Dans l’appartement des Ducap, dans la chambre de Mariette.

Brusquement, Candy bondit de sa chaise.

– Robert, je ne vous reconnais plus. Avez-vous bu ? Êtes-vous drogué ?

– Veux-tu me dire ce qui te prend, toi ?

– Pendant que deux femmes vont rapporter un meurtre, vous vous empressez de fouiller l’appartement de la victime. Vous avez sûrement laissé des traces de votre passage.

– C’est possible, je ne me cachais pas. L’important pour moi était de visiter ces lieux avant l’arrivée des policiers.

– D’accord, mais c’est votre ennemi juré, l’inspecteur Bernier, qui est chargé de l’affaire. Pour le moment, il ne peut interroger que deux vieilles femmes qui ne lui apprendront rien. Alors, que fera-t-il ? Il voudra visiter au plus tôt l’appartement de la victime. Il se rendra compte que les pièces ont été fouillées. Il retracera votre présence. Il fera émettre un mandat contre vous, j’en suis certaine, et le premier endroit où il ira

pour vous arrêter, c'est ici. Vous aimez vous jeter dans la gueule du loup ?

Le Manchot ne semblait pas du tout impressionné par la nervosité de Candy. Son calme contrastait d'une façon étonnante.

– Les policiers en ont pour deux heures au moins chez le courtier et...

– Vous connaissez l'inspecteur, il voudra que ça bouge. Il peut précipiter les événements. Rien ne l'arrêtera s'il décide de vous retrouver. Il viendra ici et vous devrez lui ouvrir.

Dumont dut admettre que sa collaboratrice avait raison.

– Si nous nous cachons, nous deviendrons alors deux fois plus suspects, murmura-t-il. Mais il y a peut-être une solution.

– Laquelle ? demanda Candy.

– Nous allons nous rendre à l'agence. Il y a là non seulement nos bureaux mais également un gymnase. Si nous travaillons là, personne ne verra la lumière de l'extérieur. Nous pouvons même y dormir. Enfin, Bernier peut décider de

fouiller mon appartement, mais il prendra toutes les précautions nécessaires avant de visiter notre agence. Je me demande même s'il pourrait obtenir un mandat de perquisition. Il y a dans nos bureaux des dizaines de dossiers confidentiels concernant nos clients. Un juge hésitera avant d'émettre un mandat. Bernier préférera attendre au matin, quand nos bureaux seront ouverts, pour nous rendre visite.

Enfin, Candy esquissa un sourire. Le Manchot ramassa rapidement les photos, plaça le tout dans la boîte de carton, prit le coffret de métal et la serviette en cuir qui ne le quittait jamais.

– Nous nous retrouvons au bureau, dit-il. Pour ne pas attirer l'attention, stationne ta voiture dans un garage intérieur.

Ces garages intérieurs ne manquaient pas dans le centre-ville.

Bientôt, le couple se retrouva dans les locaux de l'agence du Manchot.

Le gymnase, que le Manchot avait fait installer à l'intention de ses employés, qu'il

voulait en bonne forme physique, était très moderne. Rien n’y manquait. Pendant que Candy allait éteindre les autres lumières et fermer la porte du gymnase, le Manchot étendit sur une table, qui servait aux exercices, tout ce qu’il avait trouvé dans l’appartement de Mariette.

– Jette un coup d’œil sur toutes les photos. Il y a des notes au verso. Relève les noms. Je vais chercher deux chaises. Nous allons passer au peigne fin tout ce que j’ai pu trouver chez cette fille.

Il était plus de deux heures du matin lorsque Candy alla faire chauffer de l’eau, et le couple se prépara du café instantané.

Le détective avait lu toutes les lettres qu’il avait trouvées dans la boîte.

– Les suspects ne manqueront pas, murmura-t-il.

– Si je me fie aux notes inscrites au verso des photos, si les montants d’argent se rapportent à du chantage, j’arrive à une somme de vingt-trois mille dollars. Elle aurait fait chanter onze

personnes exactement, dit Candy.

– Incroyable ! Et comment redouter une jeune fille qui semble être un ange, une secrétaire timide qui veut connaître tous les secrets de la vie et qui fait un effort surhumain pour s'intégrer à des gens libérés ?

Candy avait pris des notes, tout comme le Manchot.

– Il y a un certain Ludger Brisebois qui a versé une somme de cinq mille dollars, commença-t-elle.

– Il avait ajouté une lettre à son chèque, fit le Manchot, je l'ai lue. Il jure que plus jamais il ne rencontrera Mariette. Je vais quand même garder ce nom, mais je ne le considère pas comme suspect.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il a payé. Ceux qui n'ont payé que de petites sommes devaient être aux prises avec Mariette. Le chantage semblait être devenu son sport favori.

Candy lut :

– Roland Côté. Il a versé deux mille.

Le Manchot avait lu, dans une lettre, le nom de Roland Côté. C'était une amie de Mariette qui lui écrivait, lui demandant si elle avait rencontré la femme de Roland Côté et si ce dernier avait payé. La lettre était signée « Sylvie ».

– J'ai ici une lettre d'une dame Lucile Marchand. Elle fait des menaces à Mariette Ducap. Il semble qu'elle avait déjà versé une certaine somme.

Candy approuva :

– Oui, mille six cents dollars.

Lorsqu'ils eurent revu toutes les photos et toutes les lettres, le Manchot dressa une liste des suspects. En plus de Roland Côté, de Lucile Marchand, et de Ludger Brisebois, deux autres hommes, Fernand Aubin et Yvan Beauvais, avaient été victimes du chantage de Mariette. Enfin, une femme du nom de Pauline Gauvin insistait pour que Mariette lui retourne une certaine photo.

– Une candidate au chantage, murmura Candy,

aucune erreur possible.

– Enfin, sans être directement une suspecte, il y a cette Sylvie. Elle était au courant des activités de Mariette.

– Une complice ?

– Peut-être. J’ai fouillé dans un calepin. J’ai trouvé la plupart des adresses et des numéros de téléphone de nos suspects. Quant à Sylvie, j’ai trouvé un nom, Sylvie Turcotte. J’ignore si c’est celle qui a écrit cette lettre. Candy s’écria :

– Mais n’importe quelle de ces personnes peut avoir pris rendez-vous avec Mariette pour discuter de ses exigences et l’avoir tuée.

– Sûrement. Et ce n’est pas tout. Ces lettres, ces photos datent de quelques mois. Or, depuis, Mariette s’était trouvé un nouvel emploi. Elle travaillait dorénavant pour le courtier Laurent Maurice. Elle a peut-être continué son petit jeu. Maman me dit que, depuis un certain temps, elle semblait moins se cacher de sa mère. Il lui arrivait plus souvent de porter des robes décolletées.

Candy ne pouvait comprendre l'attitude de cette fille.

– Pourquoi a-t-elle joué cette comédie ? Pourquoi tout cacher à sa mère, faire croire qu'elle était une petite sainte ? C'était sûrement jouer avec le feu. Quelqu'un pouvait la menacer de mettre sa mère au courant de tout.

Mais le Manchot avait tiré ses conclusions.

– Elle menait une double vie. Personne ne savait qu'elle habitait chez sa mère, je suis certain de ça. Elle avait peut-être un appartement ailleurs. C'est possible.

La blonde assistante du Manchot proposa :

– Pourquoi ne pas faire parvenir ces photos et ces lettres à l'inspecteur Bernier ? Il n'est pas fou, il comprendra la situation, il ne pourra jamais porter des accusations contre votre mère ou madame Ducap.

Mais le détective n'était pas du tout de cet avis.

– Je place madame Ducap en tête de liste de mes suspects.

– Allons donc !

Candy s’interrogeait. Son patron voulait-il se moquer d’elle ? Elle ne voyait pas du tout cette grosse femme tuer sa propre fille.

– C’est une blague que vous me faites, ajouta-t-elle devant le silence du Manchot.

– Pas du tout. Je me mets dans la peau de l’inspecteur Bernier. Nous lui offrons ces lettres, ces photos, sur un plateau d’argent. Évidemment, il nous demande où nous les avons trouvées. Je dois le lui dire. Alors, quelles conclusions tire-t-il ? Mariette, aux yeux de sa mère, est une petite sainte. Or si moi j’ai trouvé les lettres et les photos, elle a pu faire exactement la même chose que moi. Avoue que c’est possible.

– Je l’ignore, mais je ne crois pas qu’Anna Ducap aurait fouillé dans les choses personnelles de sa fille.

– Peut-être pas fouillé, mais elle a pu faire le ménage de la garde-robe, découvrir la boîte, vouloir épousseter les livres... Bernier tirera sûrement ces conclusions. Donc, cette femme

apprend tout à coup que non seulement sa fille est une dévergondée, mais qu'en plus elle se livre au chantage, qu'elle est, en un mot, une criminelle. Elle devient folle de rage, elle ne peut supporter une telle révélation. Elle doit faire quelque chose.

Candy murmura :

– Tuer sa propre fille ?

– Oui ; oui, on a souvent vu des mères accomplir un tel geste, déçues qu'elles étaient de la conduite de leur fils ou de leur fille. Anna Ducap n'a pas d'arme, elle ne sait comment s'y prendre. Mais sa voisine est une femme qui adore les histoires policières, qui se croit détective. Maman m'a même dit, un jour, qu'elle serait capable de commettre un crime parfait. Les deux femmes se voient. Maman sait comment se procurer une arme. Si Anna n'a pas le cran nécessaire pour mettre son plan à exécution, maman le possède. Les deux femmes se rendent au bureau de Mariette. Elle ne s'attend pas à leur visite. Maman tue la fille. Ensuite, ses difficultés avec Anna, qui tombe presque sans connaissance, sont plausibles.

Candy l'arrêta :

– Robert, c'est assez, je vous en prie. Vous accusez votre mère d'être une criminelle.

– Mais non, fit le Manchot avec un sourire. Ne t'offusque pas. Je sais que maman et sa voisine sont innocentes. Mais crois-tu que Bernier n'envisagera pas cette hypothèse rien que pour m'emmerder ? Elle se présente immédiatement à nos yeux.

Le détective jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.

– Je tombe de fatigue. Je vais coucher ici. Toi, tu peux sortir par la porte de la ruelle et retourner à ton appartement. Surveille les environs, la police est peut-être aux aguets.

Candy proposa :

– Je pourrais passer la nuit ici, moi aussi.

Mais le Manchot s'objecta :

– Maman ou l'inspecteur peuvent chercher à te joindre.

Candy s'approcha de son patron :

– Robert, pourquoi ne pas l’avouer ? Vous craignez que je passe la nuit à vos côtés, n’est-ce pas ?...

Il soupira :

– Si tu crois que j’ai la tête à rêver de sexe présentement, tu fais grandement erreur. Tu as la copie de la liste des suspects ?

– Oui.

– Demain matin, téléphone-moi. J’aurai sûrement eu des démêlés avec Bernier.

– Probablement pas, fit Candy. Cet homme a besoin de sommeil, lui aussi. C’est sûrement un autre détective qui se verra charger de l’enquête.

– Ça me surprendrait énormément. Puis le détective décida :

– J’aimerais que tu communique avec cette Sylvie Turcotte, très tôt demain matin. C’est probablement la complice de Mariette. Toutes les deux étaient au courant du chantage. Elles partageaient peut-être leurs profits.

– Je lui annonce la mort de Mariette ?

– Oui, mais j’aimerais que tu la rencontres, que tu te rendes chez elle, que tu observes sa réaction.

– Je n’ai pas son adresse.

– Tu l’obtiendras en lui téléphonant. Dis-lui que c’est important, que tu veux lui parler de Mariette Ducap. Elle croira sans doute que tu es une des victimes du chantage et elle s’empressera de te recevoir.

Bientôt, le couple se sépara. Candy sortit par la porte donnant sur la ruelle. Comme elle se glissait dans le garage souterrain, elle vit une voiture de police s’arrêter devant les bureaux de l’agence.

– Ils sont à la recherche de Robert, songea-t-elle. Espérons qu’il n’ouvre pas. Il pensera peut-être que j’ai oublié quelque chose.

Candy attendit dans le garage que la voiture de patrouille se soit éloignée. Les policiers devaient être persuadés que personne ne se trouvait aux bureaux de l’agence.

Et en effet ils firent leur rapport dans ce sens à

l'inspecteur Bernier, qui fulminait.

– Il se cache. Il a dû louer un motel quelque part. Mais demain il devra sortir de sa cachette. Je veux être là pour lui passer les menottes aux poignets.

Et le brave inspecteur décida de rentrer chez lui pour prendre quelques heures de repos. Malgré sa fatigue, il était fier de sa nuit. Enfin, il pourrait porter des accusations précises contre cet homme qu'il détestait, le Manchot.

« Et quand j'en aurai fini avec lui, il ne pourra plus professer. »

C'était le but qu'il s'était fixé.

*

Candy était à peine rentrée chez elle que le téléphone fit entendre sa sonnerie. Tout de suite elle songea que ce devait être son patron et elle s'empressa de décrocher.

– Mademoiselle Varin ?

– Oui, c’est moi.

– Inspecteur Bernier ; je vous en prie, ne raccrochez pas, je vous appelle de chez moi. Vous avez quelques instants à m’accorder ?

– Inspecteur, je suis terriblement fatiguée. Je commençais à sommeiller...

– Allons, allons, ne vous moquez pas de moi, mademoiselle Varin. J’ai appelé chez vous il y a à peine cinq minutes et personne ne répondait.

Candy ne perdit pas une seconde :

– Ah, c’est vous ça ? Vous m’avez fait sortir en courant de ma douche et quand je suis arrivée au téléphone, on avait raccroché. Savez-vous, inspecteur, qu’il ne s’écoule qu’une minute entre la première et la septième sonneries ? Vous avez raccroché après cinq ou six coups seulement.

– Je vous demande pardon, j’ai laissé sonner dix fois.

– Eh bien, je n’ai pas entendu les premières sonneries. Mon casque de bain m’empêche d’entendre.

L’inspecteur se faisait mielleux :

– Ne vous fâchez pas, ma belle enfant. Vous savez que vous m’avez toujours été très sympathique. Si je vous appelle, c’est pour vous rendre un service. Je ne voudrais pas que vous vous retrouviez derrière les barreaux.

– Inspecteur Bernier, je vous en prie, venez-en au fait. Que désirez-vous ?

– Je fais émettre un mandat contre Robert Dumont. Il sera arrêté dès demain avant-midi.

– Mais pourquoi ?

– Sa mère nous a menti. Elle avait communiqué avec son fils et j’espère pour vous que vous n’étiez pas au courant. Pendant que vous étiez dans mon bureau avec les deux dames, Robert Dumont a fouillé la chambre de la victime et a fait disparaître tout ce qui pouvait aider la police dans son enquête. Ça, mademoiselle Varin, c’est très grave. Votre patron perdra son permis d’enquêteur privé. Il sera condamné à quelques années de détention...

Candy bâilla d’une voix forte :

– Excusez-moi, je m’endors, et votre

conversation est très ennuyante, inspecteur.

– Quoi ?

– Vous me prenez pour une débutante ? J'ignore si Robert a fouillé l'appartement de la victime. Je crois que vous me dites la vérité. Mais quel mal y a-t-il à ce qu'il exerce son métier, surtout s'il a obtenu la permission de madame Ducap de faire des recherches dans son appartement ?

– Je ne le nie pas, mais faire disparaître des documents importants...

– Sur quoi vous basez-vous pour affirmer ça, inspecteur ? Vous avez la preuve qu'il a emporté avec lui des documents ou des papiers importants ? Si vous faites arrêter Robert Dumont et que vous n'avez aucune preuve tangible, ça vous coûtera très cher. Si vous vous acharnez contre lui, sachez qu'il vous le fera payer. Avant de porter une accusation, inspecteur, retrouvez les documents que Robert aurait pris, sinon...

– Je le forcerai à parler.

Candy éclata de rire.

– Je vois que les preuves n’existent pas. Vous vouliez me dresser contre mon patron, me rendre service, comme vous avez dit. Eh bien, c’est l’inverse qui se produit, cher inspecteur, c’est moi qui vous viens en aide en vous empêchant de commettre une bourde monumentale. Vous avez toute la nuit pour y songer. Vous voyez que vous ne m’êtes pas antipathique, puisque je vous aide dans votre travail. Bonne nuit, inspecteur.

Et la jolie blonde raccrocha. Aussitôt, elle tenta d’entrer en communication avec Robert Dumont en composant le numéro de l’agence. Elle savait que ce serait le service téléphonique qui répondrait.

– Mademoiselle, ici Candy Varin. Demandez à Robert Dumont de m’appeler chez moi immédiatement.

Tous les employés du Manchot possédaient un avertisseur. La téléphoniste composait un numéro et, aussitôt, le signal se faisait entendre sur l’appareil que les agents portaient toujours sur eux. Lorsqu’il reçut le signal d’appel, Dumont se mit en communication avec son service, qui lui

transmit le message de Candy. Il lui téléphona. Elle lui raconta :

– J’ai reçu un appel de l’inspecteur. Il était tellement fier de lui qu’il voulait nous mettre dans tous nos états. Il veut ou il a peut-être fait émettre un mandat contre vous.

Et elle lui fit part de la conversation qu’elle avait eue avec l’inspecteur.

– Donc, faites disparaître immédiatement tous les documents que vous avez pris chez madame Ducap. S’il en trouve un seul, il portera des accusations.

– Merci de m’avoir prévenu. Nous avons fait le relevé de tout ce qui était intéressant, nous avons dressé une liste de suspects. Je vais sortir par le sous-sol, je ne prendrai pas ma voiture. Je me rendrai à pied à la gare centrale, je louerai un casier et j’y déposerai la boîte contenant les lettres, les livrets de banque et également le fameux coffret et les photos. Quant à la clef, je la cacherai à l’intérieur de ma prothèse. Si jamais il m’arrivait quelque chose, tu sauras où la trouver. À demain.

Candy ne tarda pas à fermer l'œil. Mais elle avait mis son radio-réveil pour sept heures.

Avant que la nouvelle soit répandue, il lui fallait parler à Sylvie Turcotte, cette fille qui semblait être complice dans les affaires de chantage organisées par Mariette Ducap. C'est de son lit que Candy composa le numéro de téléphone de la fille.

La sonnerie se fit entendre à quatre reprises, puis on décrocha.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? fit une voix d'homme.

– Je voudrais parler à mademoiselle Sylvie Turcotte.

L'homme grogna :

– Maudite marde, vous savez l'heure qu'il est ? Je finis de travailler à deux heures du matin, moi...

– Mademoiselle Turcotte est-elle là ? C'est très important, il faut que je lui parle. Je suis une de ses amies.

– Vous avez menti. Si vous étiez une de ses

amies, vous sauriez qu'elle est morte depuis une dizaine de jours.

– Quoi ?

– Elle s'est noyée. Sylvie aimait la pêche et la folle est allée pêcher sur un lac avant même que la glace soit toute fondue. Sa chaloupe a chaviré.

Candy demanda rapidement :

– Vous voulez dire qu'elle était seule quand elle s'est noyée ?

– J'étais pas avec elle, si c'est ce que vous voulez savoir. Elle ne me tenait pas au courant de tous ses faits et gestes. Sylvie menait sa vie et moi la mienne. Pas de questions.

– Mais qui êtes-vous, son mari ?

L'homme éclata de rire.

– Et vous tentez de me faire croire que vous êtes une de ses amies ? Sylvie était pas mariée et moi, j'suis son frère. Et sacrez-moi patience, je retourne me coucher.

Candy raccrocha ! Pour une nouvelle, c'en était toute une. La mort de Sylvie Turcotte avait

été classée comme un simple accident. Mais il ne semblait y avoir eu aucun témoin. On avait pu faire chavirer sa chaloupe.

« Je suis persuadée qu'elle a été assassinée, tout comme Mariette Ducap. Deux meurtres ont été commis par un maniaque qui craint le chantage, qui veut récupérer une lettre ou des photos compromettantes, et qui ne reculera devant rien pour arriver à ses fins. »

Et maintenant, ces documents compromettants étaient en possession du Manchot. Si l'assassin venait à l'apprendre, Robert Dumont pouvait fort bien devenir sa prochaine victime !

VI

Un nouveau client

En arrivant au bureau, la secrétaire, Danielle Louvain, fut fort surprise d'y trouver son patron, Robert Dumont.

– Vous n'écoutez pas la radio ? demanda-t-elle en rentrant. La police vous cherche partout.

– Je suis au courant. Ne vous inquiétez de rien, Danielle. Ils vont venir d'un instant à l'autre. Je suis prêt à les recevoir. Je n'ai pas à me cacher.

Le téléphone sonna, la secrétaire se rendit rapidement à son bureau et décrocha :

– Agence de détectives Robert Dumont.

– Je voudrais parler à monsieur Robert Dumont, c'est urgent, mademoiselle. Mon nom est Laurent Maurice.

– Un instant, je viens à peine d'entrer, je ne

sais même pas si monsieur Dumont est à son bureau. Je vais voir.

Elle appuya sur un petit bouton, placé sur le récepteur, coupant ainsi le son à l'interlocuteur.

– C'est un dénommé Laurent Maurice, il dit que c'est important et...

– Je prends l'appel immédiatement.

Le Manchot retourna derrière son bureau et décrocha le récepteur.

– Allô ?

– Monsieur Robert Dumont ?

– C'est moi.

– Ici Laurent Maurice, le courtier d'assurances. Mariette Ducap était employée à mon bureau.

– Je sais.

– J'ai appris, très tôt ce matin, le drame qui s'est déroulé hier soir. Personne ne m'avait prévenu. J'étais à mon chalet, au lac Poulin, dans la Beauce. C'est à quelques kilomètres de Saint-Georges, près de Saint-Éphrem.

– Laissez les détails...

– C’est simplement pour vous dire que j’étais plutôt loin de Montréal. En voiture, ça prend un minimum de trois heures pour revenir. J’ai appelé ma femme. Elle ignorait la nouvelle, elle aussi. En arrivant, je me suis présenté aux bureaux de la police. Le policier en charge de l’enquête, un dénommé Bernier, n’était pas encore là. Il doit communiquer avec moi. C’est probablement moi qui me rendrai aux locaux de la morgue pour l’identification de la victime. J’ai également appris que deux témoins importants étaient présentement détenues pour interrogatoire.

– Je sais, madame Ducap et ma mère. L’avocat de notre agence a été prévenu et il communiquera avec elles ce matin.

– On m’a dit également que vous étiez recherché par les policiers, que vous étiez mêlé directement à l’affaire. Je suis fort surpris d’avoir pu vous atteindre si facilement. Comment se fait-il que les policiers vous recherchent et que moi...

– Ce serait trop long à vous expliquer, monsieur Maurice.

– Puis-je passer vous voir à votre bureau ?

J’ignore exactement ce qui s’est passé. Je veux que cette jeune fille soit vengée et que son assassin soit puni.

– Ne vous présentez pas ici. Où puis-je vous rencontrer ?

– À mon bureau.

– Non, la police s’y rendra sûrement. Donnez-moi un numéro de téléphone où je puisse vous joindre et je vous appellerai dans une quinzaine de minutes. Excusez-moi de ne pas vous parler plus longuement, mais si je reste ici...

– Je comprends.

Maurice donna son numéro. Le Manchot raccrocha et rapidement il alla trouver Danielle.

– Je sors par le sous-sol et l’entrée qui donne dans la ruelle.

– Il y a peut-être des policiers en faction à l’arrière.

– Je ne crois pas. L’inspecteur Bernier est persuadé que j’ai passé la nuit dans un motel ou

un petit hôtel et que je viendrai à mon bureau, ce matin. Si on vous questionne, vous ne m'avez pas vu, vous n'avez pas eu de mes nouvelles.

Robert Dumont sortit rapidement de son bureau, descendit au sous-sol et, avant de s'engager dans la ruelle, il regarda autour de lui. Un homme en civil était posté près de la porte. C'était sûrement un détective.

« Si je sors, il m'arrête. »

À cet instant précis, le camion des vidangeurs s'engagea dans la ruelle, obligeant le policier à quitter temporairement son poste.

La ruelle était un cul-de-sac. Le camion n'avancait que d'une centaine de pieds puis il devait reculer pour sortir de la ruelle. Cela n'aidait pas tellement le Manchot. S'il profitait de la présence du camion pour sortir dans la ruelle, le détective le verrait lorsqu'il arriverait au coin de la rue.

Robert Dumont attendit que le camion soit vis-à-vis sa porte et il se glissa dans la ruelle. Tout courbé, il fit le tour du camion en passant par

l'avant et il ouvrit la portière du côté du passager.

– Hé, qu'est-ce que vous faites là ? fit le conducteur.

– Vous me connaissez ? Je suis Robert Dumont, le Manchot, détective privé. Vous aimeriez gagner un billet de cinq ?

– Comment ça ?

– Je suis sur une enquête. Les policiers font tout pour me nuire.

– C'est pas nouveau, grogna le conducteur. Si je vous disais qu'un policier m'a donné une contravention, à moi, un employé de la ville, pendant que j'étais au volant de ce camion. Comme je l'engueulais, il a menacé de faire un rapport contre moi.

– Vous allez reculer d'une seconde à l'autre. Je vais m'étendre à vos pieds. Un détective surveille la ruelle. Il verra passer le camion mais ne pourra m'apercevoir. Je descendrai un peu plus loin.

– Compris ! Hé, Bob !

L'un des employés qui vidaient les poubelles

dans le camion s'approcha.

– Tenez-vous bien quand je reculerai, nous irons faire un petit tour. Je vous expliquerai pourquoi plus tard. On pourra se payer quelques bières.

Bob ne posa aucune question. Quelques secondes plus tard, le camion se mit à reculer. Le Manchot s'était accroupi aux pieds du conducteur. Une fois dans la rue, le camion s'éloigna rapidement.

– Nous sommes à trois rues de votre bureau. C'est suffisant ?

– Oui, fit le Manchot en se redressant. Vous remercieriez vos compagnons de travail.

– Bonne chance, cria le conducteur.

Le Manchot descendit du camion. Il n'eut aucune difficulté à hélér un taxi et il lui donna le nom d'un motel situé dans l'Est de la métropole.

Depuis quelques semaines, le Manchot avait sa propre chambre. Le propriétaire du motel, un bon ami, lui avait fait des conditions intéressantes.

Le Manchot payait une fois par semaine. Il était seul à posséder la clef de l'unité. Même la fille de chambre ne pouvait y entrer.

Une fois au motel, le détective s'installa dans son petit appartement, téléphona à Laurent Maurice et lui donna l'adresse du motel.

– Je vous attends et, surtout, ne donnez cette adresse à personne.

– Entendu, monsieur Dumont. Vous pouvez compter sur ma discrétion.

*

Laurent Maurice était un fort bel homme. Grand, bâti en athlète, avec les cheveux bruns ondulés, les tempes et une fine moustache grisonnantes, il semblait avoir une quarantaine d'années. Plus tard, il avoua au Manchot être âgé de cinquante et un ans.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Votre figure ne m'est pas inconnue, fit le

Manchot en observant son visiteur.

– C’est fort possible. Je suis courtier en assurances et plusieurs policiers de la C.U.M. ont pris des assurances avec ma maison. Je me suis souvent présenté à vos bureaux. Vous avez dû me voir là.

Puis, changeant rapidement de sujet, il demanda :

– Que s’est-il passé, exactement ? Comment se fait-il qu’on ait arrêté ces deux femmes, surtout la mère de mademoiselle Ducap.

– Ces deux dames n’ont pas été arrêtées, c’est volontairement qu’elles sont demeurées à la disposition de la police. Il n’y a pas eu de mandat d’émis.

Le Manchot raconta ce qu’il savait sur la mort de Mariette. Après l’avoir écouté en silence, Maurice déclara :

– Moi, je l’ai quittée dans l’après-midi. Je voulais me rendre à mon chalet et, surtout, éviter toute la circulation de la fin de semaine. Mariette m’a dit qu’elle travaillerait une partie de la

soirée.

– Ça lui arrivait souvent ?

– De temps à autre. Le lundi matin, elle est souvent débordée. Elle aimait mettre tous ses dossiers en ordre. Vous savez, monsieur Dumont, plusieurs de nos clients nous appellent le soir. Le matin, bien souvent, notre répondeur automatique est surchargé d'appels.

Robert Dumont prenait des notes dans son calepin.

– Je suppose que vous la payiez en surplus quand elle restait au travail le soir ?

– Non, je ne l'ai jamais obligée à le faire. Cependant, je lui accordais des bonis ou encore de petits cadeaux qui n'engagent à rien mais qui font toujours plaisir. Par exemple, j'ai fait parvenir des fleurs à Mariette, deux ou trois fois.

– Parlez-moi d'elle comme employée. Vous étiez satisfait ?

– Très. Au début, je trouvais son attitude curieuse, mais elle m'a parlé de sa mère et j'ai compris. Mariette menait une sorte de double vie.

Tout de suite, Maurice ajouta :

– N’allez pas croire qu’elle avait quelqu’un dans sa vie, non. J’ai dit double vie, mais ce n’est pas péjoratif. Madame Ducap me semble être une femme scrupuleuse, très sévère et qui ne vit que pour sa fille. Si elle l’avait écoutée, Mariette aurait mené une vie de recluse. Les premiers jours, je la voyais toujours vêtue de la même façon, coiffée comme une vieille fille, mais elle se transformait, la plupart du temps. Quand je lui ai demandé pour quelles raisons elle refaisait sa coiffure et son maquillage au bureau, elle m’a parlé de sa mère et ce jour-là elle m’a demandé si j’avais objection à ce qu’elle apporte des robes pour se changer, en arrivant au travail.

– Vous voulez dire qu’elle changeait de robe, à son travail ?

– Oui, presque tous les jours. Et je vous assure que ça la transformait. C’était une fille fort bien tournée, très jolie, et bien des agents flirtaient avec elle.

– Avec succès ?

Laurent Maurice haussa les épaules.

– Je l’ignore. Mes employés ne me tiennent pas au courant de ce qu’ils font en dehors de leurs heures de travail.

– Bien des patrons, quand ils ont une jolie secrétaire, attirante...

– Plusieurs flirtent, je le sais ; mais moi, je ne suis pas dans une situation pour le faire. Premièrement, j’ai une femme très jolie, nous nous entendons à merveille, je l’adore et... j’ai besoin d’elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Même si je vous le cachais, vous finiriez par le découvrir. J’étais un simple agent d’assurances. Je voulais ouvrir mon agence, devenir courtier. Ma femme est riche, elle a hérité de son père et elle n’a pas hésité à m’aider. Alors, quand vous avez une femme qui est une épouse modèle, qui a toutes les qualités et qui, de plus, est votre partenaire en affaires, vous ne regardez pas les autres. Oh, je jetais bien un œil à Mariette, je la trouvais belle, mais ça n’allait pas plus loin

que ça. Quand je lui ai fait parvenir des fleurs, c'était pour la remercier de son bon travail, pas pour autre chose.

Le courtier demanda :

– Les policiers ont dû fouiller mes bureaux de fond en comble ?

– N'en doutez pas.

– Se sont-ils rendus à l'appartement de Mariette ?

– Oui, mais j'étais passé avant eux.

– Et vous avez découvert des choses intéressantes ?

Le Manchot n'avait aucun rapport à lui faire.

– Oui et non. Dans sa garde-robe, j'ai trouvé des robes plutôt décolletées pour son type de vieille fille. Enfin, dans son livret de banque, il y avait une somme d'environ trois mille dollars d'inscrite.

– Elle a laissé plus que ça, fit immédiatement Maurice. Elle m'avait demandé quelques conseils sur des placements à long terme, c'est donc

qu'elle avait de l'argent en surplus.

– Je l'ignore.

Laurent Maurice était nerveux. À deux reprises, il s'alluma une cigarette puis l'éteignit immédiatement.

– Je ne comprends pas, monsieur Dumont.

Pourquoi a-t-elle été assassinée dans nos bureaux ?

– Elle avait dû donner rendez-vous à quelqu'un, peut-être à un de vos agents.

– Possible. Si seulement j'étais resté à Montréal, je serais probablement passé à mes bureaux durant la soirée, ça m'arrivait couramment, surtout quand j'avais des rendez-vous avec des clients. Parfois, on me remettait des sommes importantes, soit en chèques, soit en argent ; je préférais toujours laisser ces sommes dans mon coffre-fort. Mais je suis arrivé dans la Beauce à l'heure du repas.

– Vous étiez seul ?

Maurice esquissa un sourire :

– Vous voulez vérifier mon alibi ? Oui, j’étais seul, mais en arrivant à Saint-Éphrem, je suis arrêté au magasin général. J’avais quelqu’un à voir, un type que je voulais engager pour le lendemain. Et puis, j’ignorais si on avait installé la ligne téléphonique à mon chalet. Je la fais débrancher pour l’hiver. Alors, j’ai téléphoné à ma femme du magasin général. Quand je suis arrivé au camp, j’ai constaté que la compagnie avait fait son travail. Le téléphone fonctionnait. J’ai fait un peu de ménage, j’ai dû travailler jusque vers minuit. J’ai voulu me coucher. J’adore cependant prendre un petit verre et je n’avais plus rien au camp. Je ne pouvais dormir. Je me suis donc levé et je me suis rendu à l’hôtel. J’y suis resté jusque vers deux heures du matin. J’ai très mal dormi. Je me suis levé tôt, j’ai ouvert mon poste de radio et c’est à ce moment-là que j’ai appris la nouvelle. Alors, j’ai appelé au magasin général pour dire au type que j’avais engagé de ne pas se présenter et je suis revenu à Montréal. Mon emploi du temps vous satisfait, monsieur le détective ?

– Entièrement, fit le Manchot avec un sourire,

d'autant qu'il est facilement vérifiable.

– Exact. Maintenant que vous êtes en confiance avec moi, je veux vous engager. Il faut retrouver l'assassin de Mariette.

– L'inspecteur Bernier, qui a la charge de l'enquête, est un excellent policier. Je lui ferai part de mes déductions. Si j'ai été mêlé à cette affaire, c'est simplement parce que ma mère est la voisine de palier de madame Ducap. Je ne vois pas pourquoi vous voulez retenir mes services.

Laurent Maurice avait décidé de ne rien cacher au Manchot.

– Cette affaire de femme assassinée dans mes bureaux me causera beaucoup de tort. Vous êtes le détective privé le plus connu. Je ferai savoir aux journalistes que je vous ai engagé. Je suis franc avec vous, je ferai de la publicité avec le fait que je vous ai engagé. Je veux chercher à renverser la vapeur. Voilà la raison principale. Mais croyez que je désire également que cette jeune fille soit vengée.

– J'apprécie votre franchise, monsieur

Maurice.

Le Manchot avait fouillé dans son calepin et retrouvé les notes prises la veille.

– Je vais vous citer des noms. Dites-moi si vous connaissez ces personnes.

– Très bien.

Et chaque fois que le détective lançait un nom, il fixait étrangement son interlocuteur.

– Roland Côté ?

– Je ne crois pas. Vous savez j’ai des tas de clients, je ne peux me souvenir de tous les noms.

– Lucile Marchand ?

– Non.

– Fernand Aubin ?

– Ce nom me dit quelque chose. Oui, je crois qu’il est assuré chez moi. Du moins, j’ai rencontré un monsieur Aubin, mais j’ai oublié son prénom.

– Sylvie Turcotte ?

Ce fut la première réaction de Laurent

Maurice. Il fronça légèrement les sourcils et passa la main dans sa moustache.

– Oui, ce nom me dit quelque chose... mais je ne peux me rappeler au juste. Qui donc m'a donné ce nom... peut-être est-ce une amie de ma femme.

– Ou de Mariette Ducap ? proposa le Manchot.

La mémoire lui revint brusquement :

– Mais oui, c'est ça, vous l'avez, je me souviens maintenant. Sylvie Turcotte, une amie de Mariette qui est morte dans un accident de pêche. Mariette m'avait demandé congé pour assister aux funérailles.

Le Manchot connaissait déjà la nouvelle de la mort de Sylvie, ayant été mis au courant par un appel de Candy.

– Vous n'avez jamais rencontré cette Sylvie Turcotte ?

– Non. Si c'était une amie de Mariette, elle est peut-être venue au bureau. J'ai pu l'apercevoir, mais je ne la connaissais pas.

– Pauline Gauvin ?

- Connais pas.
- Yvan Beauvais ?
- Non plus.

Le Manchot remit le calepin dans sa poche.

Les deux hommes discutèrent ensuite des honoraires du détective, Laurent Maurice remit un chèque au Manchot.

– Je vous tiendrai au courant des moindres développements, monsieur Maurice. Pour le moment, je n'ai pas d'autres questions à vous poser.

Maurice sortit une carte de sa poche.

– Tenez, voici mes numéros de téléphone, chez moi et à mon bureau.

Il sortit un stylo et se mit à écrire au verso de la carte.

– J'ai ajouté le numéro de téléphone de mon chalet et également le nom du propriétaire du magasin général de Saint-Éphrem.

Le Manchot laissa partir son visiteur, puis il téléphona à son agence.

– Candy est-elle rentrée ?

– Pas encore, répondit Danielle. Les policiers sont venus. On vous cherche. Maître Lemay a également téléphoné. Il est au bureau de l’inspecteur Bernier et il voudrait que vous l’appeliez.

Claude Lemay travaillait régulièrement pour l’agence du Manchot. C’était un jeune avocat, plein d’avenir, et qui faisait partie d’une étude fort bien organisée.

– Il est au bureau de Bernier ?

– Oui.

– Bon, je lui téléphone.

Le Manchot appela immédiatement au bureau de l’escouade des crimes contre la personne.

– Je voudrais parler à maître Claude Lemay.

– C’est vous Dumont ?

Le Manchot reconnut la voix hargneuse de son ex-patron.

– C’est à maître Lemay que je désire parler.

– Un petit conseil, Dumont, vous avez intérêt

à vous présenter à mon bureau immédiatement et surtout à me remettre tout ce que vous avez pu trouver dans l'appartement de Mariette Ducap.

– C'est exactement ce que je désire, inspecteur. Laissez-moi parler à mon avocat.

Le jeune Lemay vint à l'appareil. Il s'empressa de dire à son employeur.

– J'ai de bonnes nouvelles. Votre mère et madame Ducap sont retournées chez elles. L'inspecteur les a interrogées devant moi. Elles ont promis, toutes les deux, de rester à sa disposition. J'ai également discuté de votre cas avec l'inspecteur. Si vous lui remettez ce que vous avez pris dans l'appartement de la victime...

Le Manchot répliqua, sans perdre une seconde :

– Je n'ai absolument rien apporté avec moi. J'ai vu un livret de banque, je l'ai laissé là. Je n'ai rien trouvé d'intéressant. Ce n'est pas chez madame Ducap qu'il faut chercher une piste.

Robert Dumont savait fort bien que l'inspecteur Bernier devait écouter la

conversation sur une autre ligne.

L'avocat Lemay resta au moins trente secondes sans dire un seul mot.

– Allô, Lemay ? Vous êtes là ?

– Oui, oui, fit enfin l'avocat. J'expliquais à l'inspecteur que vous n'avez aucune raison de me mentir...

La voix de Bernier résonna dans le récepteur.

– Si vous avez caché certains documents, Dumont, je les retrouverai, je vous ferai arrêter, je vous ferai perdre votre permis...

– Calmez-vous, inspecteur. Tout ce que vous me dites, je le sais fort bien. Aussi, je ne suis pas suffisamment idiot pour faire disparaître des preuves ou encore des papiers importants. Calmez-vous ; la colère est une très mauvaise conseillère. Vous voulez des renseignements importants, inspecteur, je vais vous en donner un. Mariette Ducap n'avait qu'une seule amie, une véritable confidente, son nom est Sylvie Turcotte. J'aurais aimé lui poser quelques questions. Elle aurait sans doute pu nous donner quelques

éclaircissements. Mais elle est morte noyée, dans un accident de pêche ; du moins, la police officielle a enquêté, et c'est le verdict qu'a rendu le coroner. Mais je trouve bizarre qu'une jeune fille ne sachant pas nager, même si elle adore la pêche, se rende seule sur un lac, alors que toutes les glaces ne sont pas fondues. À votre place, je ferais rouvrir l'enquête sur cette mort, inspecteur. Moi, je ne peux rien y faire, mais vous, vous en avez le pouvoir.

Bernier parut intéressé, car il demanda à Dumont de répéter le nom de la fille.

– Comment avez-vous appris ce nom ? Vous l'avez découvert dans les choses personnelles de Mariette Ducap ?

– Candy a interrogé plusieurs personnes qui ont travaillé avec Mariette. C'est elle qui a trouvé ce nom et elle m'a transmis la nouvelle. Tout ce que je possède, c'est un numéro de téléphone. Comme vous pouvez le constater, je collabore avec votre service. Mais je veux être libre de mes mouvements et qu'on cesse de me rechercher.

– Si vous vous présentez à mon bureau, fit

Bernier, il y aura moyen de s'entendre...

– Je vous ai dit tout ce que je savais, inspecteur. Si je me rends à votre bureau, vous savez fort bien qu'on risque de s'engueuler. J'ai mauvais caractère et vous aussi. Alors, pourquoi perdre notre temps ? Laissez-moi les coudées franches et je vous tiendrai au courant des moindres développements.

Enfin, l'inspecteur sembla se rendre à la raison.

– Je n'ai aucunement confiance en vous, Dumont, mais je ne puis agir autrement. Je verrai si vous remplissez vos promesses. Sinon...

Le ton se voulait menaçant. Bernier raccrocha avant même que le Manchot puisse parler avec son avocat. Dumont ne put s'empêcher de rire : « Pauvre inspecteur. Si jamais il souffre d'ulcères, je me sentirai responsable. »

Mais madame Ducap et la petite Corinne avaient pu retrouver leur liberté, la police ne lui mettrait plus les bâtons dans les roues et il s'était trouvé un client capable de payer les frais de

l'enquête.

« Enfin, je possède une liste de suspects que la police ne connaît pas. »

Il songeait aux lettres et aux photos qu'il avait placées en lieu sûr, dans le casier de la gare. « Il faudra que je remette le tout à madame Ducap, et qu'elle cache la boîte et le coffre dans un endroit où les policiers n'ont pas regardé. Quand je le jugerai à propos, je lui demanderai de prévenir l'inspecteur qu'elle a découvert des choses qui doivent appartenir à sa fille. Bernier sait que j'ai fouillé l'appartement. J'ai pu découvrir ces choses, mais sans les sortir de la maison. »

Il sortit un étui rectangulaire en cuir qu'il portait dans la poche intérieure de son veston. Il conservait tous ses documents importants dans cet étui. Il en retira une photo qu'il avait conservée. Elle représentait une scène d'orgie. On pouvait y voir deux hommes et trois femmes en pleine action.

« Je suis persuadé que ces photos datent de quelques mois, peut-être même de plus d'un an, et toutes les autres que j'ai laissées au casier ont

été prises à la même époque... je me demande... »

Il replaça l'étui dans sa poche. Avant de retourner à son bureau, il décida de se mettre en communication avec sa secrétaire.

– Y a-t-il du nouveau, Danielle ?

– Et comment ! s'écria la jeune fille. Les policiers sont venus et sont repartis. Ils ont probablement reçu des ordres. Mais vous êtes mieux de revenir tout de suite.

– Candy n'est pas là ?

– Elle a téléphoné, elle dit avoir retrouvé la trace de Ludger Brisebois et elle enquête sur lui. Mais vous devez rentrer au bureau. Moi, je ne sais plus où donner de la tête. Il y a trop de monde ici.

Que se passait-il donc à l'agence du Manchot ? Robert Dumont ne perdit pas une seconde ; il raccrocha, se précipita dans sa voiture et fila rapidement vers le centre-ville.

VII

La peur du scandale

En entrant dans la salle d'attente de l'agence, Robert Dumont fut accueilli par cinq ou six éclairs de magnésium.

– Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Il reconnut quelques journalistes, spécialistes des nouvelles criminelles, qui l'entourèrent aussitôt. Les questions se mirent à pleuvoir.

– Pourquoi les policiers vous recherchent-ils ?

– Votre mère a été accusée de meurtre, Manchot ?

– Quelles sont les preuves que vous avez fait disparaître ?

– Pour quelles raisons la police lance-t-elle des avis de recherches partout, dans les postes de radio ?

Le détective leva les deux bras en l'air :

– Oh, un instant, ne parlez pas tous ensemble. Premièrement, je me suis entendu avec l'inspecteur Bernier, qui a la charge de l'enquête. Il y a eu un malentendu. Il a compris que je n'avais substitué aucun document important et je ne suis plus recherché. Ma mère n'a jamais été arrêtée, elle est déjà en liberté. J'enquête sur la mort de mademoiselle Ducap, mais je n'ai rien d'autre à déclarer. Maintenant, je vous en prie, messieurs, quittez ce bureau. J'ai du travail et je ne répondrai à aucune autre question.

Robert Dumont écarta les journalistes, entra dans son bureau et ferma brutalement la porte. Il appela aussitôt sa secrétaire.

– Danielle, dit-il en décrochant le récepteur, téléphonez à ma mère. Dites-lui de quitter son appartement, et d'emmener madame Ducap, autrement les journalistes vont foncer sur elles comme des mouches sur du miel. Qu'elles aillent n'importe où, dans les magasins, au cinéma, mais qu'elles ne restent pas à leur appartement.

– Bien, monsieur Dumont.

– Les journalistes sont partis ?

– Pas tous, il y en a qui cherchent à interroger les personnes qui sont venues pour vous parler de l’affaire.

Le détective s’écria :

– Mais quelles personnes ?

– Un monsieur Côté, une dame Gauvin et un autre homme... attendez... Fernand Aubin.

– Quoi ?

Le détective venait d’entendre nommer trois des personnes qui se trouvaient sur la liste des suspects.

– Écoutez-moi, Danielle, faites passer un des témoins dans le bureau de Candy, l’autre dans le bureau de Michel et je vais recevoir tout de suite madame Gauvin. Surtout, que les journalistes s’en aillent. Occupez-vous des témoins, je me charge de téléphoner à maman.

Il raccrocha et, une seconde plus tard, on frappait à la porte de son bureau.

– Entrez !

Une femme parut, grande, mince, fort jolie, avec des cheveux roux et un corps superbe ; il était difficile de lui donner un âge. Elle pouvait avoir trente-cinq ans, peut-être quarante ou même plus.

– Assoyez-vous, madame, je suis à vous dans une seconde.

Il appela sa mère. Corinne était chez elle. Le Manchot n'eut pas à tout lui expliquer car Corinne déclara :

– J'avais songé à quitter mon appartement. Mais je ne pensais pas sortir avec la grosse Anna, si tu savais comme elle me fatigue avec ses larmoiements.

– Endurez-la encore quelques heures. Madame Ducap peut parler aux journalistes et vous placer dans une fort mauvaise situation.

– Bon, je ferai ce sacrifice.

Le Manchot raccrocha. Il étudia un instant sa visiteuse. Très nerveuse, cette dernière croisait et décroisait ses jambes, jouait avec son sac à main, ne tenait pas en place.

– Ma secrétaire m’a dit que vous étiez madame Gauvin ?

– Oui, Pauline Gauvin.

– Que puis-je faire pour vous, madame ?

La femme hésita.

– Je ne sais par où commencer, monsieur Dumont, c’est très difficile pour moi... je... enfin, du temps où mon mari vivait...

– Vous êtes veuve ?

– Depuis six mois.

Elle était au bord des larmes.

– J’ai deux enfants, monsieur Dumont, et je ne voudrais tellement pas qu’un scandale éclate. Ils ont aimé leur père. Ils réussissent bien dans leurs études, tous les deux sont à l’université.

Le Manchot se leva, s’approcha d’elle, et sa voix se fit très douce.

– Je suis ici pour vous aider, madame. Vous pouvez avoir entière confiance en moi, comme en votre confesseur.

Comme elle ne parlait pas, il décida d’y aller

carrément.

– Vous craignez que les policiers ne mettent la main sur certaines photos compromettantes, c'est bien ça ?

Elle murmura :

– Comment savez-vous ?

– Aucune importance. Maintenant, si vous me parliez un peu de Mariette Ducap ? Vous l'avez connue ?

– Oui. Mon mari et moi... enfin, nous étions ce qu'on appelle communément des « swingers ».

– Vous faisiez partie d'un groupe dans lequel on fait des échanges de couples, c'est bien ça ?

Elle était devenue subitement très rouge.

– Oui, et je vous jure que ça a sauvé notre ménage. Nous nous entendions plus du côté sexuel.

Le Manchot la coupa immédiatement.

– Madame Gauvin, dites-vous bien une chose : même si je n'approuve pas votre conduite, je ne suis pas ici pour la juger. Parlez-moi plutôt de

Mariette Ducap.

– Je l’ai connue il y a plus d’un an. Elle était avec une amie, une autre fille. Mariette Ducap était une bisexuelle.

– Son amie se nommait Sylvie Turcotte ?

– C’est ça. Elle est morte noyée récemment. Eh bien, chose incroyable, Sylvie et Mariette se sont amusées à prendre des photos au cours de nos fêtes.

Le détective demanda :

– Mais pour quelles raisons les avez-vous laissées faire ?

– Oh, les caméras étaient défendues. Mais vous savez, aujourd’hui il y a des appareils miniatures très sophistiqués et qui ont toutes sortes de formes. J’en ai vu de ces appareils. Ils sont très compacts. On peut y glisser un film ultra-sensible et prendre des photos claires même si l’éclairage n’est pas excellent.

Le Manchot connaissait tous ces appareils gadgets.

– Donc, ces filles ont pris des photos sans que

vous le sachiez.

– Exactement. Ensuite, elles sont entrées en communication avec mon mari, puis avec moi. Si nous refusions d’acheter les photos, elles allaient les vendre à des mensuels pornographiques. Elles nous ont montré trois photos, très explicites.

– Et vous avez payé ?

– Une première fois pour les trois photos. Mon mari leur a versé six mille dollars, soit deux mille dollars par photo. Mais ce n’est pas tout, elles ont exigé un autre deux mille dollars pour les films. Nous leur avons versé, en tout, douze mille dollars.

– Il y a longtemps de ça ?

– Il y a près de six mois. Nous n’avons plus entendu parler d’elles. Il faut dire que mon mari est décédé depuis et que moi, j’ai cessé de faire partie de ces groupes. Ça m’a guérie complètement. Mais quand j’ai appris l’assassinat de mademoiselle Ducap, quand j’ai su que vous aviez découvert des documents intéressants, tout de suite, j’ai eu très peur. J’ai pensé que Mariette

Ducap pouvait avoir gardé une copie de ces photos, que le scandale pouvait éclater, alors, j'ai décidé de venir vous voir.

Elle n'en pouvait plus. Elle éclata en sanglots, mais réussit quand même à murmurer :

– Les enfants ne savent rien... s'ils apprenaient...

Le Manchot retourna derrière son bureau.

– Madame Gauvin, où étiez-vous vendredi soir ?

La femme releva brusquement la tête.

– Vous croyez que c'est moi qui ai tué Mariette Ducap ?

– Pas du tout, mais si la police découvre ces photos, elle vous posera des questions précises. Aussi bien vous y préparer.

– Vendredi soir, je suis allée magasiner avec ma fille. Nous sommes rentrées à la maison vers dix heures. Elle est sortie pour retrouver des camarades, moi, j'ai regardé la télé et me suis couchée à minuit trente.

– Votre fille était rentrée ?

– Oui, vers minuit ; elle est venue me dire bonsoir et s’est retirée dans sa chambre. Quant à mon fils, il est présentement en voyage avec un groupe d’étudiants. Il ne reviendra qu’au début de la semaine.

Le Manchot tenta de la rassurer.

– Comme vous l’avez appris par les nouvelles, j’ai fouillé la chambre de mademoiselle Ducap. Je n’ai rien trouvé de compromettant. Ces tentatives de chantage datent déjà de plusieurs mois. Il est possible que Mariette Ducap ait changé de vie, d’autant qu’elle s’était trouvé un emploi plus rémunérateur.

La femme se leva.

– Je vous remercie de m’avoir rassurée, monsieur Dumont ; j’avais tellement peur du scandale !

Il se rapprocha de sa visiteuse.

– Un instant, madame Gauvin, j’aimerais que vous répondiez à certaines questions qui pourront m’aider à éclaircir ce mystère. Connaissez-vous

Lucile Marchand ?

– Oui, je l’ai rencontrée à quelques reprises, mais il y a quelques mois de cela, avant la mort de mon mari.

– Elle faisait partie de ces clubs d’échange ?

– Oui. Vous savez, dans ces clubs, il n’y avait que très peu de réguliers. Les autres, nous les voyions une fois, deux fois, et ensuite ils ne revenaient plus.

– Où se tenaient ces réunions privées ?

– Je dois garder le secret. Disons que nous avions un local assez grand, un club privé, tout un étage ; il y avait une grande salle et de plus petites pièces. Certains soirs, nous étions plus de vingt personnes.

« Incroyable », songea le Manchot.

Puis, regardant dans son calepin :

– Je suppose que vous connaissez également les deux autres visiteurs qui désirent me rencontrer ?

– Je connais Fernand Aubin ; quant à l’autre

type, je l'ai déjà vu, mais je ne me souviens plus de son nom.

Elle prit la main droite du Manchet dans la sienne.

– Si vous saviez comme j'ai besoin de réconfort. Depuis la mort de mon mari, je suis toujours seule. Je n'ose plus sortir. Je suis d'une nervosité extrême. Les enfants m'encouragent à me joindre à des groupes de veuves ou de célibataires, à me faire des amis. Je n'ai que quarante-trois ans. Ils voudraient que je refasse ma vie, mais j'ai très peur.

– Pourquoi ?

– À cause du passé. Si je rencontre un homme qui me plaît, je devrai tout lui dire. De temps à autre, quand je n'en puis plus, je profite de l'absence des enfants pour me rendre dans une boîte de nuit ou une salle de danse. Je crois que je plais assez aux hommes, car je n'ai aucune difficulté à trouver des partenaires. J'ai eu des aventures, mais d'un soir seulement. Je ne veux plus d'attaches. Mais quand je reste des semaines sans avoir de relations, j'ai peur de devenir

folle...

Elle gardait toujours la main du Manchot dans la sienne. Elle appliqua une forte pression avec ses doigts.

– Si vous saviez comme je perds la tête facilement. Quand je rencontre un homme comme vous... Enfin, je veux dire que... si vous avez d'autres questions à me poser, vous pouvez venir chez moi. Les fins de semaine, je suis toujours seule. Les enfants sortent. Vous... vous êtes le genre d'homme qui me plaît, monsieur Dumont.

L'invitation ne pouvait être plus claire. Pauline Gauvin était très belle, très attirante.

– Je suis comme vous, madame, je ne veux aucune attache, ma carrière ne me permet pas d'être amoureux. Ce serait rendre une femme malheureuse. Oh, je ne suis pas un saint...

– Nous sommes faits pour nous entendre.

Elle se colla contre lui. Brusquement, elle glissa les bras autour du cou du Manchot.

– Merci, encore une fois !

Et elle l'embrassa avec une passion peu commune. Ce fut le Manchot qui dut la repousser.

– Madame Gauvin, je ne fais que mon devoir. Si j'ai d'autres questions à vous poser...

– J'attends votre visite, même si votre enquête est terminée. J'espère.

Et elle sortit du bureau.

« Ouf, murmura le Manchot en s'épongeant le front. Elle est de feu, cette femme. Je comprends maintenant pour quelles raisons elle aimait ces clubs d'échange. »

Il retourna à son bureau et demanda à Danielle de faire entrer Fernand Aubin.

L'homme d'une quarantaine d'années était beaucoup moins nerveux que Pauline Gauvin. Sans aucun scrupule, il exposa sa situation à Robert Dumont. Comme les Gauvin, lui et sa femme avaient fait partie de clubs d'échanges de couples. D'ailleurs, il semblait fréquenter encore ces groupes. Mariette Ducap l'avait fait chanter. Elle lui avait vendu des photos sur lesquelles on

le voyait avec des partenaires ; sur d'autres, c'était son épouse.

– J'ai payé dix mille dollars pour six photos et six négatifs, mais je me demande si Mariette Ducap n'a pas conservé d'autres photos. Si oui, monsieur Dumont, je suis prêt à payer pour que ces photos ne tombent pas entre les mains de la police.

Le Manchot le rassura de son mieux. Aubin jura qu'il n'avait pas revu Mariette depuis quatre mois et qu'il avait à peine connu Sylvie Turcotte.

– Je ne me tenais pas avec ces deux filles, qui étaient lesbiennes. C'est pas mon genre.

La veille, Aubin avait passé la soirée avec des amis. Ils avaient joué aux cartes jusqu'à deux heures du matin. Une fois Aubin sorti, il fit entrer Roland Côté. Ce dernier était plus jeune que les deux autres.

Le détective le fit asseoir, retourna derrière son bureau et raya de sa liste de suspects les noms de Pauline Gauvin et Fernand Aubin. Il ne restait plus que quatre noms sur cette liste. Lucile

Marchand, Yvan Beauvais, Ludger Brisebois, dont s'occupait Candy, et enfin Roland Côté, qui était devant lui.

– Monsieur Côté, mon temps est très limité, fit le Manchot en dévisageant son jeune visiteur, un assez beau garçon. Si vous voulez bien, j'irai directement au but. Vous avez fait partie d'un club d'échanges de couples, vous avez connu Mariette Ducap, elle a pris des photos de vous à votre insu, elle vous a fait chanter, vous avez payé, mais vous craignez qu'il reste quelques photos que la police pourrait découvrir et vous craignez le scandale, c'est bien ça ?

Côté paraissait vraiment surpris.

– Vous en savez long, murmura-t-il. Mais ce n'est pas tout à fait ça. Oui, il est vrai que j'ai fait partie de certains clubs. J'ai connu Mariette Ducap et elle a bien pris des photos. Mais jamais je n'ai payé. Elle n'a même pas cherché à me faire chanter.

Cette fois, ce fut le Manchot qui ne put cacher sa surprise.

– Alors, pourquoi êtes-vous venu me voir ?

– Je suis sorti plusieurs fois avec Mariette. Nous avons même cessé de fréquenter ces clubs.

– Quand l’avez-vous vue pour la dernière fois ?

– Il y a une dizaine de jours, nous sommes allés au cinéma puis au motel. Je savais qu’elle avait des photos de moi, je voulais qu’elle me les remette, mais elle tenait à les conserver. Voyez-vous, j’ai rencontré une autre fille. Son père est avocat. C’est un bon parti. J’ai tout expliqué à Mariette. Elle semblait avoir compris et devait me remettre les photos. J’avais même pris rendez-vous avec elle. Je devais la rencontrer hier soir.

– À quel endroit ?

– Dans un restaurant, vers neuf heures. Mais elle a appelé chez moi à la fin de l’après-midi. J’ai un répondeur téléphonique. Elle me disait qu’elle devait s’absenter, qu’il fallait remettre notre rendez-vous, qu’elle me rappellerait. Or je sais que le vendredi soir elle travaille souvent

tard, à son bureau. Je m'y suis rendu.

– À quelle heure ?

– Il était plus de huit heures. Les portes étaient fermées ; j'ai sonné, le concierge est venu ouvrir, mais il a refusé de me laisser monter au bureau de l'agence Maurice, disant que tous les employés de l'édifice étaient partis. Mais le bonhomme avait pris un verre, je le dérangeais dans ses habitudes, et il a refusé d'aller voir. Alors, j'ai commis une bêtise.

– Comment ça ?

– Je savais que Mariette était là. J'avais appelé, j'avais reconnu sa voix, mais elle avait raccroché aussitôt. Elle savait que c'était moi. Elle me connaît bien. J'ai fait le tour de la bâtisse. Je sais qu'il y a un garage au sous-sol, que certains employés et les patrons possèdent une clef pour y ranger leur voiture. J'ai patienté. Vers huit heures et demie, les portes du garage se sont ouvertes. Je me suis faufilé rapidement avant que les portes ne se referment. Ensuite, ce fut un jeu de monter par l'ascenseur aux bureaux de l'agence Maurice.

– Et vous avez vu Mariette Ducap ?

– Non, il n’y avait personne au bureau. J’ai secoué la porte, mais ce fut inutile. Alors, je suis redescendu par l’ascenseur. Or le concierge avait dû entendre du bruit car lorsque je suis arrivé dans le garage, il était là. Je suis sorti rapidement par la petite porte qui ne s’ouvre que de l’intérieur. J’ignore s’il m’a reconnu, mais c’est fort possible. Alors, vous comprenez, monsieur Dumont, si ce concierge donne des détails aux policiers, si on trouve mes empreintes sur la porte d’entrée du bureau, si les policiers découvrent des photos compromettantes, on m’accusera peut-être du meurtre de Mariette. Je vous jure que je ne l’ai pas tuée.

Le Manchot demanda :

– Qu’avez-vous fait après être sorti de la bâtisse ?

– Je n’ai pas osé reprendre ma voiture tout de suite. Le concierge pouvait surveiller, relever le numéro de plaque et appeler les policiers, croyant avoir affaire à un voleur.

– Si ces photos tombaient entre les mains de votre amie, il ne serait plus question de mariage ?

– Ça, j’en suis certain. Alors, vous comprenez pour quelles raisons je veux retenir vos services. Je veux que vous retrouviez le coupable et je crois pouvoir vous donner certains indices.

Le Manchot allait mettre fin à la conversation, mais cette dernière affirmation de Roland Côté s’avérait capitale.

– Je vous écoute.

– Je sais que, pendant un certain temps, Mariette et son amie Sylvie ont fait chanter des membres du club et qu’elles ont amassé beaucoup d’argent en vendant leurs photos. Mais Mariette craignait beaucoup un des hommes visés, qui refusait de payer. Il n’avait pas d’argent, disait-il. Cet homme a déjà frappé Sylvie Turcotte. Il boit beaucoup et il se drogue ; c’est un type dangereux. Mariette lui avait remis certaines photos, croyant le calmer, mais elle avait très peur de lui. Il l’a même menacée de mort. C’est un dangereux, un maniaque. On l’a chassé des clubs d’échanges. Depuis cinq mois, il

n'a pas cessé de harceler Mariette.

– Mais de qui parlez-vous ?

– D'un homme qui devient fou quand il voit une jolie femme. Vous m'annonceriez qu'il a tué Mariette que je n'en serais pas surpris. Il se nomme Ludger Brisebois.

Le Manchot fronça les sourcils. Si Roland Côté disait vrai, sa collaboratrice, Candy Varin, pouvait être en danger.

Elle avait fait son rapport à Danielle en disant avoir retrouvé la piste de Ludger Brisebois, ce maniaque selon Roland Côté ; or rares étaient celles qui pouvaient exciter davantage les sens que la plantureuse Candy !

*

Robert Dumont avait dit à Roland Côté qu'on l'avait déjà engagé pour découvrir la vérité sur la mort de Mariette Ducap.

– Si c'est possible, monsieur Côté, j'éviterai

tout scandale, mais je ne vous promets rien. Quand on mène une vie désordonnée comme la vôtre et qu'ensuite on veut se faire passer pour un ange afin d'épouser un bon parti, on prend le risque que la vérité soit découverte un jour ou l'autre. On paie toujours pour ses erreurs passées.

Une fois Côté parti, le détective alla immédiatement trouver Danielle.

– Quand Candy a téléphoné, qu'a-t-elle dit exactement ?

– Qu'elle avait pu retracer Ludger Brisebois en appelant au numéro inscrit derrière une photo. L'homme a refusé de la voir au début, puis il a accepté de lui donner un rendez-vous.

– Elle a mentionné l'endroit ?

– Oui, au motel Colibri sur la rue Lajeunesse.

– Quoi ?

Le Manchot demanda rapidement :

– A-t-elle téléphoné depuis ?

– Non. Elle devait vous appeler une fois l'entrevue terminée. Je n'ai plus eu de ses

nouvelles.

Robert Dumont sortit en criant presque :

– J’ignore quand je serai de retour. Je téléphonerai.

Une fois dans sa voiture, il fila en vitesse vers le nord de la métropole. Vingt minutes plus tard, il arrivait au motel Colibri. Il se présenta à la réception.

– Vous avez un client du nom de Ludger Brisebois ?

Le commis consulta le registre :

– Non, monsieur.

– Écoutez, cet homme a retenu une chambre ici, ce matin, mais peut-être sous un faux nom. Il doit être rare de louer une chambre l’avant-midi.

– En effet. Je n’ai loué qu’une chambre cet avant-midi, à un monsieur Lucien Durand. Mais l’homme est parti ; il était en voiture et il y a au moins quinze minutes qu’il a quitté le motel.

– Seul ?

– Oui, il est arrivé et reparti seul, ça, j’en suis

certain.

Le Manchot s'identifia alors.

– Il ne s'est peut-être rien passé, mais j'aimerais me faire ouvrir la porte de cette chambre. C'est possible ?

– Certainement ; d'ailleurs, j'allais demander à la fille de chambre d'y faire le ménage.

Il prit une clef sur un tableau et sortit du bureau suivi du Manchot. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la chambre numéro 16, le détective prit la clef.

– Laissez-moi ouvrir.

Le Manchot frappa tout d'abord à la porte, mais personne ne répondit. Candy et l'homme qu'elle avait interrogé avaient dû quitter les lieux. La jolie blonde était sans doute sortie la première et...

Soudain, le Manchot aperçut la voiture de Candy stationnée sur la rue Lajeunesse. L'assistante de Dumont avait sans doute préféré ne pas attirer l'attention en s'arrêtant sur le terrain du motel.

Le Manchot ouvrit brusquement la porte. Candy était là, sur le lit, sa robe déchirée, presque nue. Elle semblait sans vie !

VIII

Maniaque sexuel

Le commis poussa un cri :

– Un meurtre ! On a tué une femme dans notre motel. J'appelle la police !

Brusquement, le Manchot le tira à l'intérieur et ferma la porte.

– Je vous en prie, soyez calme ! Il se pencha sur Candy.

– Elle est vivante. Elle a reçu un ou deux coups à la figure... un autre à la tête. Ça ne semble pas être grave, du moins je l'espère. Allez chercher de l'eau glacée. Il faut essayer de la ranimer.

Pendant que le commis courait à la salle de bains, le Manchot recouvrait le corps de Candy, cachant sa nudité. Le commis revint et le

Manchot appliqua sur le front de sa compagne une serviette glacée.

– Elle a une mauvaise « prune » près de la tempe, dit le commis. Vous connaissez cette femme ?

– Évidemment, c'est une de mes employées. Je ne veux pas que la police se mêle de cette affaire.

À cet instant précis, Candy bougea légèrement la tête. Le Manchot la souleva.

– C'est moi, Robert, tu me reconnais ?

Instinctivement, Candy porta la main à sa figure :

– Ne me frappez pas...

– Sois calme, je t'en prie, il est parti. Ton agresseur n'est plus ici...

Enfin, elle reconnut son patron.

– Robert !... Oh, j'ai mal à la tête... J'ai pas pu me défendre... il m'a frappée brusquement à la figure... je suis tombée sur le lit... il s'est jeté sur moi... j'ai voulu me défendre... oh, ma tête.

Elle cessa de parler. Il était clair que le maniaque l'avait assommée ; puis il l'avait sans doute violée, du moins, c'est ce que semblait refléter l'aspect de ses vêtements.

– Repose-toi.

– Il faut le faire arrêter... mon sac... son numéro...

– Je t'en prie, calme-toi. Mais Candy voulait parler, rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

– Hier soir, il a voulu voir Mariette. Il voulait les photos.

– Il l'a vue ?

– Il dit que non.

Candy réussit enfin à s'asseoir dans le lit. La couverture glissa et le commis se rinça l'œil à la vue de ses seins magnifiques. Le Manchot la couvrit rapidement.

Candy n'avait rien remarqué. Elle poursuivit :

– Il a téléphoné, à cinq heures, au bureau... elle n'était pas là. Il a rappelé à sept heures, pas de Mariette.

Elle parlait d'un ton saccadé. De temps à autre, elle grimaçait, sa tête la faisait souffrir.

Après un court moment de répit, elle ajouta :

– À neuf heures et demie, il s'est rendu aux bureaux du courtier. Il a vu le concierge. Celui-ci était à demi ivre et il a affirmé qu'il n'y avait personne dans le bureau, mais c'était faux. De l'extérieur, Brisebois a vu de la lumière... Il a dû monter...

Le Manchot semblait très soucieux. Candy continuait.

– Brisebois détestait Mariette et son amie Sylvie... deux lesbiennes.

– Je sais ça, je t'en prie, cesse de parler. Dès que tu te sentiras mieux, je te conduirai à l'hôpital, on s'occupera de toi.

– Non... pas l'hôpital... J'ai pas tout dit... Brisebois a déclaré... depuis la mort de Sylvie, Mariette... chantage... seule... devait toucher grosse somme... Mais Brisebois fou... drogué, ne sait pas ce qu'il dit. À voulu me faire croire... Mariette lesbienne, mais amoureuse d'un homme

marié... il parlait... sans suite.

Robert Dumont se promenait maintenant nerveusement, de long en large.

– Crois-tu pouvoir te lever ? demanda-t-il tout à coup.

– Oui, oui, si vous m'aidez.

Mais le Manchot se tourna vers le commis :

– Je peux me servir du téléphone ?

– Certainement. Faites d'abord le numéro 9.

Le Manchot demanda l'escouade des crimes contre la personne. Le commis ne comprenait plus rien.

« Il refuse que je prévienne la police et c'est lui-même qui l'appelle. »

– Je voudrais parler à l'inspecteur Bernier, demanda le détective.

– Je regrette, il est absent présentement. Y a-t-il un message ?

– Qui parle ?

– Le sergent-détective Jolicœur.

– Salut, Jolicœur, c’est Dumont.

Les deux hommes se connaissaient bien pour avoir participé, ensemble, à quelques enquêtes policières.

– J’ai promis à Bernier de le tenir au courant des moindres développements de l’affaire Ducap. Il y a un dénommé Ludger Brisebois. C’est un ami de la victime. Candy Varin, ma collaboratrice, a pu le retrouver. C’est un homme qui se drogue, qui boit beaucoup, un véritable maniaque sexuel. Il a avoué à Candy avoir déjà menacé Mariette de mort. Il en sait long. Il s’est même attaqué à Candy, cherchant à la violer.

– Elle est blessée ?

– Pas sérieusement, ne vous inquiétez pas. Tout ce que je peux vous donner, c’est un numéro de téléphone. Il faut faire arrêter ce fou. De plus, il y a deux autres personnes qui ont peut-être été victimes de chantage de la part de Mariette Ducap. Je n’ai que des numéros de téléphone.

– Mais de quel chantage parlez-vous ? demanda Jolicœur.

– Mariette Ducap a fait partie d'un groupe d'échanges, vous savez, ces couples qui organisent des orgies... eh bien, elle aurait réussi à prendre des photos.

Jolicœur s'écria :

– Mais, alors, ce serait le mobile du crime ?

– Peut-être. Donc, deux victimes du chantage de Mariette Ducap.

Il donna les noms de Lucile Marchand et celui d'Yvan Beauvais.

– Je n'ai que les numéros de téléphone. Retrouvez ces personnes, mais évitez le scandale. À quoi bon ternir des réputations...

– Comptez sur moi, Dumont. Je m'occupe de cette affaire avec Bernier. Merci des renseignements. Au sujet de ce Brisebois, votre collaboratrice Candy désire-t-elle déposer une plainte ?

– Oui, pour tentative de viol. Fiez-vous à moi, elle témoignera. Il faut mettre ce fou hors d'état de nuire.

– Entendu et merci, Dumont.

Le Manchot raccrocha. Candy s'était étendue sur le lit et semblait dormir.

– Retournez à votre travail, dit le Manchot au commis. Je veux la laisser se reposer. J'ai quelques appels à faire. Je vous préviendrai lorsque je quitterai le motel.

Une fois le commis sorti, le Manchot reprit son calepin.

« Aussi bien vérifier certaines choses tout de suite. ».

Il fit un appel au magasin général de Saint-Éphrem.

– Ici la police de Montréal ; nous désirons obtenir certains renseignements concernant un homme que vous connaissez bien, le courtier en assurances Laurent Maurice.

– Oui, je le connais bien, il est arrêté ici hier, vers l'heure du souper... un peu après. Il voulait engager un homme pour des travaux. Il a aussi téléphoné à sa femme. Il ignorait si son téléphone avait été branché à son chalet.

– Et vous avez revu monsieur Maurice ?

– Deux autres fois... c'est-à-dire que je l'ai vu sans le voir. Hier soir, tard, je l'ai vu à l'hôtel, il a pris quelques verres, et ce matin il m'a téléphoné pour dire qu'il devait retourner à Montréal, qu'il était arrivé quelque chose à une de ses employées... enfin, il voulait que je prévienne le type qui devait se rendre à son chalet pour y travailler de ne pas y aller.

– Bon, je vous remercie.

Maurice avait dit l'exacte vérité. Le Manchot était assis dans un large fauteuil, près de la table où se trouvait le téléphone. Il murmura :

« Oui, c'est possible. J'aurais dû y penser. Tout concorde. Brisebois... Côté... faudrait interroger le concierge.... »

Candy bougea dans le lit et le Manchot se leva aussitôt.

– J'ai dormi ? murmura la jolie blonde.

– Oh, tu t'es assoupie quelques minutes.

Il l'aida à se lever. Le Manchot la conduisit jusqu'à la salle de bains où elle s'aspergea la figure d'eau glacée.

- Ça va beaucoup mieux.
- Je peux te laisser seule ?
- Certainement. Je n’aurai pas besoin de me rendre à l’hôpital. Chez moi... je ferai venir mon médecin.

Le détective sortit de la salle de bains pour téléphoner à son bureau.

– Danielle, je sais que maman est sortie, mais téléphonez régulièrement à son appartement. Quand elle arrivera, dites-lui que je veux qu’elle vienne à l’agence tout de suite. Vous pourrez partir, c’est samedi, et votre journée est terminée. Maman a une clef, qu’elle m’attende ; elle aime enquêter, j’aurai besoin d’elle.

Le Manchot raccrocha. « Michel absent, Candy qui doit se reposer, il n’y a pas d’autre solution. C’est elle qui doit s’y rendre. »

Candy sortit de la salle de bains. Elle était encore légèrement étourdie mais se sentait quand même beaucoup mieux.

Le Manchot la reconduisit chez elle. Candy promit de téléphoner immédiatement à son

médecin.

– Demain, dimanche, tu peux te reposer et lundi, si tu ne te sens pas bien, prends une journée de congé.

– Mais Robert, Michel est absent, nous avons beaucoup de travail. Il faut poursuivre l'enquête sur l'affaire Ducap et nous en avons quelques autres en marche...

– L'affaire Ducap est terminée, ou presque. La police s'en charge.

Mais avant d'entrer dans son appartement, la jolie blonde se tourna du côté de son patron :

– Robert, j'aurais pu être tuée par ce maniaque, j'étais à sa merci. Il m'a violée, il m'a frappée, c'est un déséquilibré, mais je serais fort surprise qu'il soit l'assassin de Mariette Ducap.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Vous croyez que l'assassin de Mariette est également celui qui a entraîné Sylvie Turcotte à la pêche, n'est-ce pas ?

– Possible, mais pas nécessairement.

– Ces meurtres sont presque parfaits. Ça prend une personne plus intelligente que ce dénommé Brisebois...

Depuis son départ du motel, le Manchot était d'un calme étonnant. « Maintenant qu'il a décidé d'abandonner l'affaire à la police officielle, songea Candy, il semble complètement l'oublier. »

– Dans cette cause, dit le Manchot, nous avons eu à faire face à des déséquilibrés du début à la fin. Des gens qui, pour satisfaire leur passion, leurs bas instincts, sont obligés de mener une vie désordonnée, d'échanger leurs partenaires, ne sont pas des gens normaux. Jamais tu ne pourras me laisser croire ça. Mariette Ducap elle-même était une malade. Pour jouer la comédie comme elle le faisait à sa mère, ça prend une fille intelligente. Il ne faut jamais oublier qu'une très faible marge sépare le génie de la folie. Va te reposer, fais-toi examiner par le médecin, je te téléphonerai plus tard.

Le Manchot se rendit à son bureau. Il n'y avait plus aucun employé, tous étaient partis pour la fin

de semaine. Vingt minutes plus tard, Corinne, sa mère, le rappelait.

– Maman, j'ai besoin de vous. Vous avez votre permis de conduire. Vous n'avez pas de voiture, mais aux États-Unis vous en possédiez une, n'est-ce pas ? Vous pouvez conduire ?

– Certainement.

– Je vais vous prêter l'automobile de Candy. J'ai gardé ses clefs. Venez me retrouver au bureau. Je vais vous dire exactement ce que j'attends de vous. Ensuite, vous pourrez aller chercher l'automobile de Candy là où elle l'a laissée.

– Tu as du nouveau sur l'affaire Ducap ?

– Je vous conterai tout, maman. Ça m'a pris du temps pour comprendre, mais j'ai résolu le mystère. Vous m'avez toujours offert vos services comme enquêteur, eh bien, cette fois, vous allez jouer au détective. Je vous attends.

Il rappela au bureau de l'escouade des crimes contre la personne et, cette fois, il put parler à son vieil antagoniste, l'inspecteur Bernier.

– Jolicœur vous a mis au courant de ce qui s’était passé ?

– Oui. J’espère que ça vous servira de leçon, Manchot. Vous prenez trop de risques. Il est vrai que lorsqu’il ne s’agit que de la vie de ses employés...

Robert Dumont fit un effort pour ne pas se mettre en colère. Il dit d’un ton calme :

– J’avoue mon impuissance à poursuivre cette enquête. Je laisse tout à la police. Même si je voulais retrouver Brisebois, j’en serais probablement incapable. Vous avez des nouvelles au sujet de l’enquête sur la mort de Sylvie Turcotte ?

– Deux hommes s’en occupent. Il est possible que ce ne soit pas un accident, Dumont. Mais attendez-vous à des surprises de taille. J’ai maintenant la preuve que Sylvie Turcotte n’est pas allée seule à son voyage de pêche. Mais ne me demandez pas avec qui, je ne vous le dirai pas.

Le Manchot esquissa un sourire.

– Il se peut que j’aie trouvé la réponse, inspecteur. Il y a deux solutions ; je vous ferai connaître mon point de vue lorsque vous aurez arrêté Brisebois. Tenez-moi au courant de la progression de vos enquêtes.

Bernier ne put s’empêcher de remarquer :

– Depuis que vous êtes parti de chez nous, c’est la première fois que vous admettez votre impuissance. Vous devenez raisonnable. Je savais qu’un jour je vous prouverais, noir sur blanc, que nous sommes les plus forts.

– Excusez-moi, inspecteur, mais on vient de sonner, c’est ma mère. Je vais manger avec elle. Je veux qu’elle oublie cette triste affaire.

Et le Manchot raccrocha pour aller ouvrir à la petite Corinne Dumont-Spalding.

*

Candy Varin avait vu son médecin. Il lui conseillait de prendre au moins trois jours de repos. Au cours de la journée du dimanche, son

patron la rappela.

– N’entre pas demain. Ne t’occupe pas de ta voiture, je l’ai fait récupérer, tu l’auras mardi matin. Repose-toi.

– Du nouveau dans l’affaire Ducap ?

– Les policiers ne m’ont donné aucune nouvelle. Mais ils finiront bien par mettre la main sur Brisebois, ne t’inquiète pas. Aujourd’hui, je vais passer une partie de la journée au bureau où Mariette a été assassinée. Il est temps que j’examine les lieux du crime, que je cause avec le concierge...

– Je croyais votre enquête terminée ?

– Il y a encore quelques petits points qui me tracassent. Ne t’en fais pas, tu seras vengée.

Ce n’est qu’au cours de la journée du lundi que l’inspecteur Bernier annonça au Manchot que Ludger Brisebois avait été arrêté.

– J’espère que votre Candy ne nous laissera pas tomber, dit l’inspecteur. Nous accusons le prévenu de viol et de voies de fait. Nous l’avons interrogé longuement sur le meurtre de Mariette

Ducap, mais il refuse de parler. Nous finirons bien par lui arracher des aveux.

– Puis-je me permettre de vous offrir mon aide ?

– Je n'en ai pas besoin.

– Inspecteur, vous pourriez le regretter. Vous voulez éclaircir le meurtre de Mariette Ducap ? Alors, suivez mon conseil. Convoquez à votre bureau les principaux témoins.

– Lesquels ?

– En plus de Brisebois, j'aimerais que vous fassiez venir le concierge de la bâtisse et un dénommé Roland Côté. C'est un type qui a voulu se rendre au bureau de Mariette, le soir même du crime. Nous réussirons à faire sortir le chat du sac. Que Laurent Maurice, le patron de Mariette, soit également présent. C'est dans ses bureaux que le crime a été commis, ne l'oubliez pas. Enfin, madame Ducap et ma mère seront là. Je m'occupe d'elles.

– J'aime pas ça, fit l'inspecteur. Quelque chose me dit que vous me préparez un sale tour, à

vosre façon.

– Inspecteur, une de mes employées a failli perdre la vie dans cette aventure. Il est normal que je vous apporte mon aide. Croyez-moi, nous aurons besoin de tous ces gens pour mettre un terme à cette enquête.

Une heure plus tard, l'inspecteur rappelait à l'agence. Tous ceux que le Manchot avait nommés seraient au bureau de l'escouade à sept heures du soir. Bernier ajouta :

– J'aurai une surprise pour vous... concernant l'accident survenu à Sylvie Turcotte.

– Dans ce cas, comptez sur moi, inspecteur. Je serai exact au rendez-vous.

*

Candy fut fort surprise de voir arriver la petite Corinne Dumont-Spalding au volant de sa voiture. Anna Ducap l'accompagnait.

– Je croyais que c'était Robert qui venait me

chercher ?

– Non, c’est moi. Mon fils est trop occupé. Tu es prête ? Ils nous attendent à la centrale de police.

Lorsqu’elles arrivèrent au bureau de l’escouade des crimes contre la personne, le Manchot était là. Il y avait également le concierge de la bâtisse où se trouvaient les locaux de l’agence Maurice, le courtier lui-même était présent, ainsi que Roland Côté. Ce dernier protestait.

– Je me demande pour quelles raisons vous m’avez convoqué. Je n’ai rien à voir dans cette histoire.

Le Manchot lui demanda de garder le silence. L’inspecteur Bernier s’empressa de faire signer quelques documents à Candy Varin, qui portait plainte contre Ludger Brisebois.

– Vous pouvez envoyer chercher le prisonnier, dit Robert Dumont à son ex-collègue. Ensuite, je vous laisserai la parole, inspecteur.

Lorsque Ludger Brisebois, escorté de deux

policiers en uniforme, entra dans le bureau de l'inspecteur, il aperçut immédiatement Candy. L'homme pâlit, comprenant qu'on l'accuserait de viol. Il se mit à crier :

– J'avoue, j'avoue avoir frappé mademoiselle, j'avoue l'avoir violée. Mais je ne suis pas un assassin. Je n'ai pas tué Mariette Ducap. Je suis innocent.

Il s'avança vers Candy.

– Je regrette ce que j'ai fait. J'ai perdu la tête, mais j'suis pas un criminel. Dites-leur que je ne suis pas un assassin. J'aurais pu vous tuer pour que vous ne puissiez m'identifier, je ne l'ai pas fait.

Bernier ne savait plus du tout de quelle façon il devait diriger son interrogatoire. Cette sortie de Brisebois l'avait pris au dépourvu. Il jeta un coup d'œil au Manchot.

– Vous m'avez laissé entendre que monsieur avait de très bonnes raisons pour tuer Mariette Ducap ?

– En effet, dit Dumont en profitant de

l'occasion qui lui était offerte. N'est-il pas vrai, monsieur Brisebois, que Mariette et son amie Sylvie ont déjà tenté de vous faire chanter ? Vous n'avez pas frappé Sylvie Turcotte ?

Côté s'écria :

– Oui, il l'a frappée, Sylvie m'a tout raconté. Je connais bien Brisebois.

Le détenu avait la tête basse. Il murmura :

– Elles voulaient m'arracher de l'argent, toutes les deux, mais j'en avais pas. Encore vendredi, j'ai essayé de téléphoner à Mariette, à deux reprises.

– Vous vous êtes rendu à son bureau ?

– Oui, mais lui, ce concierge, il a refusé de m'ouvrir, disant qu'il n'y avait personne. Pourtant, j'ai vu de la lumière dans le bureau. Il était ivre, il n'est au courant de rien.

Le concierge s'écria :

– J'avais bu, c'est vrai, mais je sais qu'il n'y avait personne ; j'étais au garage quand la fille Ducap est partie et...

Le Manchot l'interrompt :

– Je reviendrai à vous tantôt, monsieur le concierge.

Puis, s'adressant à Roland Côté, il demanda :

– Vous aussi vous avez cherché à voir Mariette, n'est-ce pas ?

– Je lui ai téléphoné vers neuf heures... peut-être un peu plus tard. Elle a répondu, mais elle a refusé de me parler ; elle n'a pas dit un mot et elle a raccroché au bout de quelques secondes.

Alors, se tournant du côté de madame Ducap, le Manchot demanda :

– Quand vous avez téléphoné à votre fille à dix heures, elle a répondu, c'est-à-dire qu'elle a identifié le bureau, puis il y a eu un silence et un râle. Mais elle n'a pas dit autre chose ?

– Non, répondit la grosse femme. J'ai également entendu un coup de feu.

Cette fois, le Manchot se tourna du côté de son client, le courtier Laurent Maurice.

– Vous avez quitté votre bureau dans l'après-

midi. Mademoiselle Ducap, votre secrétaire, vous avait dit qu'elle travaillait, n'est-ce pas ?

– C'est exact.

– Vous vous servez d'une carte de crédit pour payer votre essence. C'est ma mère qui a découvert tout ça. Elle est même passée aux différents garages où vous vous êtes arrêté vendredi après-midi, vendredi soir et samedi matin, monsieur Maurice.

Le courtier, mal à l'aise, commença à bouger nerveusement.

– Eh bien quoi ? Une voiture, ça ne roule pas avec de l'eau.

– Non, mais vous avez dépensé beaucoup d'essence, monsieur Maurice. Quand vous avez quitté le garage de l'immeuble, garage dont vous avez la clef, vous étiez seul ?

– Mais, certainement.

Le concierge s'écria :

– Il ment ! Mademoiselle Ducap était avec lui.

– Allons donc, il est malade, il ne sait pas ce

qu'il dit. Cet homme est un ivrogne.

Le Manchot reprit :

– J'ai visité votre bureau. Ces histoires d'appels téléphoniques, la voix de Mariette, ça me tracassait, et j'ai compris. Je me souvenais que vous aviez un répondeur. C'est vous-même qui me l'aviez dit, monsieur Maurice. Mariette Ducap était devenue votre maîtresse. Mais cette fille était un maître chanteur. Elle vous menaçait. Elle exigeait une somme importante, sinon elle apprenait la vérité à votre femme. Or c'est votre épouse qui possède l'argent qui vous a permis d'ouvrir votre bureau d'assurances. Ce vendredi-là, vous avez décidé d'assassiner Mariette. Vous l'avez invitée à votre chalet, lui promettant de la ramener le soir même. Peut-être lui avez-vous dit que vous étiez prêt à payer pour acheter son silence. Vous saviez qu'à dix heures sa mère allait lui téléphoner. Alors vous vous rendez à votre chalet. Vous arrêtez à Saint-Éphrem, demandant à Mariette de se cacher pour éviter les qu'en-dira-t-on. Vous entrez au magasin général, vous téléphonez à votre épouse, vous engagez un

homme à tout faire pour le lendemain, puis vous vous rendez à votre chalet. C'est de là que Mariette a appelé sa mère, directement, sans passer par la téléphoniste. Vous tuez votre secrétaire, la cachez dans votre voiture et revenez immédiatement à Montréal. En passant par le garage, vous montez directement dans votre bureau avec votre victime. Personne ne vous voit. Vous décidez alors de préparer l'enregistrement du répondeur. Vous gardez le début du message avec la voix de Mariette, qui nomme le bureau et vous effacez le reste. À ce moment précis, le téléphone sonne, c'est monsieur Côté qui appelle. Vous placez l'enregistreuse et il reconnaît la voix de son amie, puis plus rien. Par la suite, vous terminez l'enregistrement. Un bruit imitant un coup de feu et un râle. Vous mettez le répondeur en marche, puis vous quittez rapidement votre bureau, en passant toujours par le garage dont vous avez la clef. Vous savez que madame Ducap téléphonera à dix heures. Vous retournez à Saint-Éphrem et vous vous rendez directement à l'hôtel, faisant croire à tous que vous ne pouviez dormir. Vous y restez un bon moment, pour vous

créer un alibi. Vous retournez ensuite à votre chalet, vous attendez qu'on annonce le décès de Mariette Ducap et vous revenez tout de suite à Montréal. Après avoir vu la police, vous me rencontrez, vous m'engagez en me faisant croire que vous vous servirez de mon nom pour contrebalancer la mauvaise publicité que vous causera la mort de Mariette Ducap.

Enfin, Maurice sembla sortir de sa léthargie.

– Mais ça n'a aucun sens ! Cette histoire ne tient pas debout, vous n'avez aucune preuve.

– Pardon, s'écria Corinne Dumont, j'ai les noms des garagistes qui vous ont servi. J'ai également vérifié à la compagnie de téléphone. Un appel a bien été fait à Montréal, au numéro de madame Ducap. De plus, vous aviez fait brancher votre appareil depuis déjà une semaine. Vous avez donc menti au magasin général.

Puis, d'un air très digne, la petite bonne femme termina en disant :

– Enfin, j'ai retrouvé votre arme, l'arme qui a servi au crime.

– C’est faux. Vous n’avez pu vider le lac et...

Il s’arrêta brusquement de parler. L’homme venait de se trahir. Pris à la gorge par Mariette, craignant que son épouse ne demande le divorce, Maurice avait décidé de tuer sa secrétaire, sachant fort bien qu’on trouverait les photos d’orgies, que les suspects seraient nombreux. Il s’était créé un alibi presque parfait.

– Mais la mort de Sylvie Turcotte, murmura Bernier, ça ne coïncide pas. J’ai la preuve qu’une autre femme l’accompagnait lors de sa partie de pêche et...

– C’était ça, votre surprise ? demanda le Manchot en souriant. Je m’en doutais. Cette seconde femme était Mariette Ducap, j’en suis certain. Vous vérifierez, elle a dû prendre congé ce jour-là. Mariette voulait cesser le chantage avec les photos. Elle avait trouvé un autre bon poisson, son patron. Sylvie, par contre, voulait continuer. Elles sont allées à la pêche. Mariette sait fort bien nager, sa mère me l’a affirmé. Alors, il est facile de deviner ce qui s’est passé, inspecteur. Évidemment, je ne peux prouver cette

dernière affirmation, mais si la mort de Sylvie Turcotte n'est pas un accident, c'est la seule clé possible du mystère.

L'affaire était terminée. L'inspecteur Bernier, contrairement à tous ceux qui étaient présents, ne félicita pas son ex-collègue.

– Je m'en fous, murmura le Manchot à Candy. J'ai fait mon devoir et j'en suis fier. J'ai un service à te demander, Candy. Pourrais-tu ramener maman et madame Ducap chez elles ? Moi, j'ai promis à une des victimes de Mariette Ducap d'aller lui faire part des derniers résultats de l'enquête.

Le Manchot n'avoua cependant pas qu'il se rendait chez la belle Pauline Gauvin, cette attirante veuve qui se sentait tellement seule...

Serait-ce le début d'une nouvelle idylle ?

Dans la prochaine aventure du Manchot, nous retrouverons son bras droit, Michel Beaulac. Maintenant qu'il est marié à Yamata, Michel sera-t-il un homme différent ? Les liens du mariage l'empêcheront-ils d'être aussi efficace

comme détective privé ?

Suivez régulièrement les aventures du
détective privé Robert Dumont, LE MANCHOT.

Cet ouvrage est le 447^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.